

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

9ME ANNEE, No 433.—SAMEDI, 20 AOUT 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS—EN ÉTÉ, TABLEAU DE MLE IVANA KOBILCA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 AOUT 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : La vaisselle, par Benjamin Sulte.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ, par J. St-Elme.—Le naufrage du ballon "le Jupiter."—Poésie : Le triomphe de la manière, par Miss E. Ehrstone.—Nouvelle canadienne : La terre paternelle (suite), par Joseph-Patrice Lacombe.—Les noces d'or de la maison Rolland & Fils, par Mathias Fillion.—En été.—Musique : Si j'étais oiseau.—En voyage, par G.-A. Dumont.—Souvenir du 5 août 1892, par I.ène.—Notes et faits.—Conseils utiles, par Maurice.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montép. — Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Échecs.

GRAVURES.—Beaux-Arts : En été.—Le sauvetage du ballon "Le Jupiter."—Les noces d'or de la maison Rolland & Fils : Portraits : L'honorable J.-B. Rolland ; J.-D. Rolland ; J.-B. Rolland ; Oct. Rolland ; P. D. Rolland.—Le moulin à papier Rolland, à Saint-Jérôme.—Résidence de M. J.-B. Rolland, à Saint-Jérôme.—Groupes de quelques-uns des principaux invités.—Les représentants des différents journaux.—(Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



VAISSELLE ANCIENNE



Le fait malement chaud en notre pays, au mois de thermidor, et je voudrais voir le Canada dans la mer Glaciale, comme disait Voltairre. Pour me rafraîchir, je prends une bonne résolution, un hanap de limonade et un livre, mais un livre drôle sans badinage, savant et à la fois modeste, un livre qui est un cahier de notes manuscrites tirées de cent endroits par l'industrie et la prévoyance de votre serviteur.

J'y rencontre tout d'abord copie d'un inventaire de mobilier fait aux Trois-Rivières en 1651. Vous ne sauriez croire l'intérêt qui s'attache à une semblable pièce lorsque l'on prend la peine de la comprendre et de la méditer. Rien n'est petit dans l'histoire parce que c'est avec la multitude des petits faits que l'on reconstruit le grand édifice dont le souvenir n'existerait pas sans cela. Vous avez les historiens qui vous racontent les guerres ou les orgies des potentats ; vous n'avez personne qui vous dise comment vivaient les peuples et, par conséquent, vous ne voyez qu'obscurité dans cette question. Laissez-moi vous dire que la tâche d'é-

clairer ces pages du passé n'est pas facile, mais n'est pas impossible non plus—tout se borne à savoir chercher. Avec une bonne méthode on trouve en un jour ce que d'autres ne découvriront pas en une année.

* * L'inventaire dont je vous parle ne mentionne pas un seul morceau de faïence, et cela me paraît d'accord avec la situation de l'époque. Henri IV avait créé à Paris, Nevers et Brisambourg de grandes manufactures de poterie, comprenant la faïence, mais pour deux raisons il me semble que les premiers habitants du Canada ne furent point tentés de se procurer cette classe de vaisselle : elle était assez coûteuse et très fragile. Comme on ne voulait pas voir le ménage tomber en *des faïences*, le plus court était de s'en tenir aux assiettes d'étain et aux plats de fer. Les hautes classes du royaume n'adoptèrent la faïence, qu'après 1709, à la suite de diverses crises financières.

* * Vaisselle vient de vaisseau, du latin *vas*, que nous écrivons vase, probablement parce que les cruches et les terrines sont faites avec de la vase.

Quand je remonte à mon vingt-sixième grand-père, soit à l'année 1192, je le vois accroupi sur la terre battue qui servait de plancher à sa cahute et mangeant avec une cuillère de bois (une *micouane* en Algonquin) une sorte de brouet déposé dans le creux d'une buche de chêne, laquelle buche tenait place de table ou d'auge et le dit creux imitant une soupière, de manière à ne pas s'y tromper. Telle était la vaisselle de mes ancêtres—et des vôtres, sauf le cas où vous descendriez de quelque roi ou grand duc, car alors, il faudrait parler d'écuelles d'or et d'argent. Pas de milieu à cette époque que l'on nomme pourtant le milieu de l'histoire : le moyen-âge.

Ce qui nous étonne c'est que, dès lors, les couteaux aux huitres étaient très répandus... et les caraquettes, qui le savaient, se faisaient toutes petites, tandis que les bouctouches, ignorantes et simples, ne songeaient pas même à se cacher la tête pour éviter le danger.

* * La coutume française de placer dans un grand plat, poulets, veau, bœuf, lard, oignons, choux, et de laisser chacun prendre dans le tas le morceau qui lui convient, se pratiquait en Canada. Par le règlement de réforme que Louis XIII publia en 1629, à l'occasion d'une disette, il défendit d'avoir dans un repas plus de trois services, composés chacun "d'un seul rang de plats et dans chaque plat pas plus de six pièces," mais les pyramides de viande restèrent à la mode. Boileau, venant un peu plus tard, décrit un festin :

Sur un lièvre, flanqué de six poulets étiqués,
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques...
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnaient un long cordon d'allouettes pressées
Et, sur les bords du plat, six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.

Le poète ne dit pas que ce système simplifiait la vaisselle, c'était pourtant le cas : un seul gobelet et une seule écuelle pour deux personnes et toutes les viandes et légumes dans un bassin unique, il n'y avait guère de lavage à faire, d'autant plus que, à mesure qu'une assiette avait servi on la passait à la cuisine, où elle était immédiatement plongée, essuyée et remise à table pour recevoir un nouveau mets—et j'ajoute qu'il était rare que l'on se servit d'une assiette pour manger la viande.

* * Savez-vous que je me représente un habitant de 1650, quelque part autour de Québec, plaçant dans un ouragan ou cassot d'écorce, les carottes cuites, avec les navets, choux, lard, queue de castor, agneau, cerfeuil, etc., puis d'une main choisissant avec son couteau à ressort ou jambette, les pièces qui lui convenaient, et les apportant sur son assiette en s'aidant de l'autre main d'une cuillère de bois. Faute de vaisselle française, il y avait la vaisselle sauvage.

Pardon ! je fais ici un faux emploi de l'assiette. Franklin, cité plus loin, affirme que, en France, jusqu'à 1650 environ, la viande se plaçait sur une rouelle de pain. Il paraîtrait que les banquets célèbres donnés à Paris en 1653-4, virent pour la première fois la viandes et les légumes placés sur des assiettes. Nos Canadiens "qui ne recevaient pas la gazette" ont dû connaître cette mode longtemps après.

* * Cet Alfred Franklin qui a étudié avec fruit les mœurs et coutumes d'autrefois, s'exprime de la sorte : "Au douzième siècle, les potiers de terre fabriquaient des plats et des vases de formes très variées et recouverts d'un grossier émail. C'était la ressource des pauvres. Mais au quatorzième siècle déjà, on rencontre des hanaps, des gobelets, des cuillères d'argent, même chez les paysans aisés—le fait était rare pourtant. En général, ils se contentaient de vaisselle en terre ou en bois. La vaisselle d'or et d'argent était presque toute entière entre les mains de la noblesse qui, ne pouvant ni faire le commerce ni prêter à intérêts, se créait ainsi une fortune mobilière facile à réaliser en cas de besoin." Les dividendes de ces placements étaient remplacés par la vanité satisfaite. Aujourd'hui nous faisons mieux avec les chars électriques.

* * Dans l'inventaire de la famille Hertel, il y a nombre de plats de terre, d'étain, de fer, de cuivre et quelques tasses d'argent. Trois vases de cuivre ont piqué ma curiosité—mais il ne convient pas de dire comment le papier désigne leur caractère et position sociale.

Un autre écrit du même genre mentionne une nef, et je me demandais ce que cela signifiait, lorsque je lus dans un volume quelconque : "Le couvert de Napoléon est placé à droite, celui de Josephine à gauche ; la nef de l'empereur à droite de son couvert ; celle de l'impératrice à la gauche de son couvert, sur la même table." J'ouvre le dictionnaire de Trévoux au mot nef et j'y trouve : "Un vase de vermeil qui est fait en forme de navire et où l'on met les serviettes qui doivent servir à la table du roi, à la reine, aux enfants de France."

Comment ! Jacques Hertel, qui n'était ni roi, ni reine, ni enfant d'une famille régnante, avait une nef sur sa table ! J'étais en présence d'un casse-tête chinois. Voilà à quoi on s'expose en scrutant les vieilles archives. Mais il y a des ouvrages écrits sur tout cela et je me mis à les feuilleter. Bah ! le roi, la reine, fort bien, ce qui n'empêchait pas la noblesse et la bourgeoisie d'avoir des plateaux "en forme de navire" sur leurs tables, tandis que le roi seul se donnait le vrai navire d'argent, dans lequel on renfermait sel, poivre, moutarde, cure-dents, serviette, couteaux, etc., pour la bouche du souverain. Et Jacques Hertel avait aussi sa nef—pourquoi pas ?

Savez-vous que la nef royale était regardée comme une sorte d'arche d'alliance par les courtisans, si bien que la coutume s'était établie de la saluer avec révérence lorsqu'on l'apercevait sur une table, une crédence, dans la salle à manger ou même dans un corridor. Louis XIV voulant qu'il n'y eût pas d'autre soleil que lui, ordonna de cesser ces cérémonies. Tout de même, je suis bien content de savoir ce que c'était qu'une nef.

* * En notre siècle de progrès nous n'avons pas de préférence pour le maître de la maison. Il est servi tout comme les autres. Au temps jadis, le maître avait la part du lion et les autres se suçaient les pouces. Les belles dames de la cour mangeaient avec leurs doigts les légumes, les tranches de veau et même la fricassée. Comme elles essayaient leurs jolis doigts sur leurs serviettes, ces doigts devenaient à peu près nets—mais contrastaient avec le reste de la main et le poignet—faute de l'habitude de se laver. Oh ! c'étaient de sales gens que les gens d'autrefois ! Lavons notre vaisselle en famille.

Au dix-septième siècle je n'ai pas rencontré le mot bouteille. C'est toujours flacon, botte ou

cruche. Il y avait des caves ou canevettes pour les flacons de liqueur.

Dans les anciens actes que j'ai déchiffrés, il n'y a pas de mention de salière. On pinçait, en l'enlevant dans une rondelle de pain, une petite portion de la mie, et l'on mettait le sel dans ce réceptacle. Tranche de pain devenait vaisselle.

* * * Voici comment je me figure un repas de bons bourgeois, au Canada, il y a deux cents ans. Le père, la mère, la tante, le neveu, sept enfants—tous du même âge—se décident à dîner ensemble.

Se décident, dites-vous ?

Oui, car en France chacun mangeait dans son coin et l'on ne formait une "table" que dans les grands jours. Laissez-moi vous dire que les premiers Canadiens comprirent bientôt le bon sens de la réunion de famille autour d'une table commune. En Europe, une assemblée de ce genre, dans le peuple, la bourgeoisie, la noblesse et la cour, indiquait une circonstance exceptionnelle, mais nos premiers Canadiens se considéraient, avec raison, comme les rois du pays et maîtres de leurs agissements. Ils dinaient presque toujours avec solennité.

Alors on adopta ce qui n'était pas connu en France : un lieu appelé la salle à manger, et l'on y transporta tout ce qui devait servir aux repas de la famille. La table centrale était entourée de bancs de bois, sur lesquels se plaçaient les membres de la famille. Au milieu de la table, la soupière dans laquelle chacun plongeait sa cuillère. Puis venait la viande coupée par petits blocs, afin que le couteau à jambette put la tailler en bouchées et les piquer avec la pointe pour les conduire à la bouche. De fourchettes, point. Les doigts, toujours savants et experts, prenaient dans les plats ce qui convenait à l'individu—et va comme je te pousse, le dîner s'accomplissait.

* * * Un jour, il y eut grande révolution. On inventa la cuillère à pot. Le majordome puisait dans la soupière, puis versait le contenu de son récipient dans une assiette creuse, d'où chaque convive prenait sa part, à petites bouchées, au moyen d'une cuillère—raisonnable.

L'assiette creuse ébranla le monde. Ce fut un 14 juillet. Une bastille qui tombe ne fait pas tant de bruit. L'assiette creuse triompha sur toute la ligne et l'on prit la coutume de qualifier de "vaisselle plate" les plats d'argent et d'or destinés dorénavant à ne recevoir que des objets solides, comme viandes sans sauce, fruits et gâteaux.

L'histoire raconte que Louis XIV, aux prises avec la banqueroute, vendit sa vaisselle d'argent et d'or. Il avait même des baquets d'argent massif dans lesquels il cultivait des fleurs et qui furent sacrifiés comme le reste de son mobilier métallique. Des tables d'argent aussi furent fondues pour faire de la monnaie.

Eh bien ! à ce même moment, les Canadiens subirent des pertes immenses, par suite de la banqueroute du monarque. Ils se ravisèrent, trente-cinq ou quarante ans plus tard, lorsque s'ouvrit la guerre dite de Sept Ans. Alors les troupes payèrent en argent les subsistances qu'on leur fournissait, mais les habitants, instruits par l'expérience, se firent confectionner de la vaisselle avec cet argent. Nous n'avions ici que de petits orfèvres, des bijoutiers sans importance, peu propres à la fabrication des écuelles et des coupes qu'on leur demandait de nous livrer, mais ils y mirent de la bonne volonté et c'est ainsi que les hommes de ma génération ont pu voir encore, dans les campagnes et les villes, des cuillères, des tasses, des soupières, des vases de toutes façons, grossièrement façonnés, mais d'argent massif, restant comme témoins des abus de l'ancien temps.

Il y a quelques années, on trouvait dans les sables du *Platon* des Trois-Rivières une demi douzaine de cuillères de ce genre, cachées avec d'autres objets, pour les soustraire, sans doute, à la rapacité des soldats. J'ai vu de ces articles un peu partout. Ils attestent l'ignorance des fondeurs et nous disent qu'ils ont été fabriqués dans un mo-

ment de crise. La vaisselle a son histoire comme le plus grand capitaine.

* * * Dans les banquets, ainsi nommés, parce que les convives étaient assis sur des bancs, chaque homme avait près lui une femme—et l'écuelle, l'assiette, le gobelet, le couteau étaient communs aux deux, comme dans les idylles d'amour.

Eustache Deschamps, qui mourut vers 1420, s'exprime comme suit dans une satire contre le mariage : "Si femme vous avez, il vous faudra pintes, pots, aiguères, dressoir avec beaucoup de vaisselle, sinon d'argent, au moins de plomb et d'étain." La vaisselle de plomb ne va pas au feu ; celle d'étain n'est pas beaucoup plus brave, mais tout de même on s'en servait comme plats froids.

L'étamage était inconnu au dix-septième siècle et l'on s'empoisonnait très bien en mangeant des aliments cuits dans des vaisseaux de cuivre jaune ou rouge.

* * * "C'est vers le commencement du dix-huitième siècle qu'on a trouvé à Paris le moyen de tirer encore quelque parti d'une faïence cassée, en recousant ses fragments avec des agrafes de fil d'archal. Cette invention, dont certains de mes lecteurs trouveront ridicule que je fasse mention, mais que, malgré son peu d'importance, je crois devoir citer parce qu'elle est un objet d'économie, est due à un nommé Delisle, du village de Montjoie, en basse Normandie. Appelé et employé, pour son talent, dans la plupart des cuisines, son exemple tourna plusieurs autres gens de sa sorte vers cette petite branche d'industrie. Le faïenciers, à la vente desquels ils nuisaient voulurent la leur interdire, et ils leur intentèrent un procès, mais l'unique avidité des marchands succomba, et la profession des raccommodeurs de faïence fut déclarée libre." Le Grand d'Aussy qui rapporte ce fait, ne parle pas de l'assiette brisée en dix morceaux par l'illustre Guibollard, lequel s'en consolait en disant : "Après tout, il n'y a pas un seul de ces morceaux qui soit cassé."

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'honorable George Duhamel vient de mourir. Il a été ministre, au commissariat des terres de la couronne, dans le gouvernement de la province de Québec, sous l'administration Mercier. Il fut un jour, aussi, notre collaborateur, au *MONDE ILLUSTRÉ* ; toutes nos sympathies sont acquises à ceux qui pleurent sa perte, en attendant que nous consacrons à sa mémoire une spéciale notice biographique qu'ont bien méritée de notre part ses états de service.

* * *

On nous rapporte beaucoup de bien des jolies soirées musicales qui ont eu lieu à Belœil, le 6 et 7 du mois courant, et où l'on a joué l'opéra-comique d'Offenbach : *La fille du Tambour-Major*. Nous n'hésitons pas à y ajouter foi ; cela n'a rien d'extraordinaire pour qui a vu, sur le programme, les noms d'artistes en musique comme M. Guillaume Couture, chef d'orchestre, Mlle Maria Bernard, pianiste ; d'acteurs distingués, chanteurs et chanteuses, comme Mme Valin, Mlles Couture, Bienvenu, Daigle, Gauthier et Préfontaine ; MM. Lanthier, Choquette, Valin, Bernard et Chalifoux.

Nous joignons à toutes celles déjà offertes nos félicitations sincères à l'adresse du "Cercle athlétique et dramatique de Belœil."

* * *

Décidément, c'est pour de bon qu'il s'intéresse à nous, le nommé Jean Fesse-Loup, de l'*Echo des*

Deux-Montagnes. Ne voilà-t-il pas qu'il nous fait la haute faveur de reproduire, parafée de ses initiales, toute une colonne du *MONDE ILLUSTRÉ* où nous avions inscrit un récit de voyage au royaume du Nord.

Et il bat des mains, et il s'écrie : "Jules Saint-Elme a pensé au curé Labelle !" bien convaincu, à part lui,

.... qu'il a fait aller la machine.

Eh ! mais non, cher homme, ça n'est point au *MONDE ILLUSTRÉ* qu'on oublie le grand curé Labelle et tous les vrais patriotes généralement. Mais, chez nous, on fait les choses sans parti pris, en temps et lieu. Si l'on donne l'hospitalité de nos colonnes à quelque visiteur de marque, l'honorable M. Nantel, par exemple, on lui garde, pour cette fois-là, notre meilleur accueil ; et puis, lorsqu'on est rendu chez le bon curé Labelle, dans son Nord, c'est le temps propice et on l'acclame dans ses œuvres, avec d'autant plus de cœur et de sincérité que cette noble figure est disparue, que c'est un de nos grands morts que nous saluons en lui.

Voilà. Mais encore : Jean-Fesse-Loup, qui ne fait rien pour rien—tout comme certain "fougueux docteur" qui tient la plume au même susdit *Echo*, et dont les invites à l'encensement amusent fort "une Bérengère quelconque"—à un grain d'envie : il clame que nous avons obtenu au moyen de compliments l'invitation officielle du "Montréal et Occidental" dont on jeûne encore à l'*Echo*, paraît-il. Nenni, beau sire : la monnaie de singe ne vaut pas entre gens d'honneur : la vraie raison de votre abstention forcée de cette excursion charmante, est, sans doute, qu'on pouvait très allégrement se passer de vous autres, là-bas, l'événement l'a prouvé, et que, pour *LE MONDE ILLUSTRÉ*, la compagnie du "Montréal et Occidental" qui l'a invitée elle-même, tenait à l'y voir représenté.

JULES SAINT-ELME.

LE BALLON "LE JUPITER"

(Voir gravure)

Le 11 juillet au soir, partit du casino du Havre le ballon, *le Jupiter*, monté par MM. Besançon, Porlié et Georges Bans, ce dernier était chargé de la partie scientifique du voyage aérien.

A peine le ballon avait-il quitté le Havre qu'il fut poussé rapidement dans la direction du cap de La Hève. Les aéronautes occupés à tirer un feu d'artifice, ne songeaient nullement à leur sûreté ; lorsque tout à coup un coup de vent, comme il s'en rencontre souvent dans ces parages, fait descendre le ballon de 900 à 300 pieds. A ce moment, on vit une flamme rouge qui brûlait à environ quinze pieds sous la nacelle : c'était le signal de détresse. Plusieurs barques voulurent se porter au secours de ces infortunés ; mais la tempête qui se déchainait en ce moment les empêcha de donner suite à leur projet. Le ballon descendait toujours et bientôt la nacelle fut immergée ; les aéronautes se craponnent au cercle et aux cordages et sont obligés, pour empêcher de sombrer le ballon tout trempé, de quitter leurs vêtements. Enfin, après deux heures de mortelles angoisses et de souffrances inimaginables endurées par ces courageux aéronautes, la pluie ayant cessé, le *Jupiter* se relève et monte à une attitude de 6,500 pieds, traverse quelques nuages de neiges et redescend tout doucement. Quelques navires sont en vue, parmi lesquels un navire allemand, la *Germania*, qui a entendu les appels désespérés poussés par les passagers du *Jupiter*. Le navire stoppe et envoie une barque de sauvetage. Sans hésiter, un des aéronautes, M. Porlié, tire la corde de la soupape une dernière fois ; aussitôt le ballon fait un plongeon et profitant d'un moment d'accalmie, M. Besançon et ses compagnons sautèrent dans l'embarcation. Quelques minutes après, ils étaient à bord de la *Germania*. Le *Jupiter* allégé du poids des aéronautes s'éleva et disparut dans l'espace. Il fut retrouvé en bon état, en Angleterre.

Enfin, les trois aérostatiers débarquèrent à Camaret, après être restés quatre jours en mer



LE TRIOMPHE DE LA MATIÈRE

L'homme est grand. Dès l'aube où vécut ses aïeux,
Il a voulu tout voir, tout saisir, tout connaître :
Tandis qu'il essayait d'escalader les cieux,
De l'art à peine éelos, il s'est révélé maître.

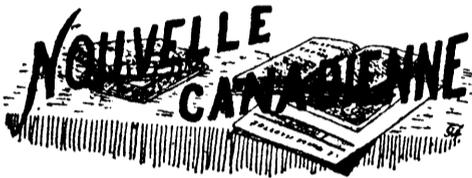
Palais resplendissants, bijoux, tissus soyeux,
Jamais, sous ses doigts forts ne se lassent de naître
Pour le plaisir des sens, pour le charme des yeux...
Et la Nature entière aboutit à son être.

Mais, par cette victoire, il demeure aveuglé,
Oubliant qu'en dépit de son nimbe étoilé,
Sa puissance est, hélas ! à la tombe asservie ;

Et l'orgueil le prend à ses grossiers trébuches,
Sans songer qu'en leur masse inerte, ces hochets
Dureront plus longtemps que lui, doué de vie.

Commissaire & Editeur

Paris, juillet, 1892.



LA TERRE PATERNELLE

VIII

LE CHARNIER



Près dix ans de pareilles souffrances, le malheur de la famille Chauvin ne pouvait, ce semble, aller plus loin. Cependant, il lui fallait encore passer par bien d'autres épreuves fort douloureuses et boire la coupe jusqu'à la lie.

Le fils aîné fut attaqué d'une maladie mortelle :

la misère, les privations de tous genres, le travail excessif, avaient achevé de ruiner sa santé depuis longtemps chancelante. Tous les secours de l'art ne purent le rappeler à la vie. Il mourut entre les bras de sa famille, qui se vit privée tout à coup d'un de ses soutiens.

Ce fut au pauvre père affligé que fut dévolue la pénible tâche de s'occuper de l'enterrement. La demeure du bedeau lui fut indiquée, et il s'y rendit ; ce pourvoyeur de la mort n'était pas alors chez lui. En effet, Chauvin le rencontra, peu d'instants après, sortant de l'église, tout essoufflé ; il venait d'aider à sonner en grand carillon les glas d'un riche qui, par un contraste insultant pour la misère de Chauvin, s'était laissé mourir d'un excès d'embonpoint. Parmi toutes les bonnes qualités qui brillaient en notre bedeau, aucune n'égalait la sensibilité de son cœur. C'était surtout lorsque quelques parents affligés venaient, les larmes aux yeux, lui annoncer la mort de quelqu'un des leurs, que cette qualité se montrait dans tout son éclat. Alors on le voyait présenter à son interlocuteur une moitié du vigage où se peignait la tristesse la plus profonde, tandis qu'un spectateur placé du côté opposé eût pu voir l'autre joue épanouie, et son œil pétiller de joie en pensant aux nombreux items du tarif. L'amour du prochain était pratiqué à un haut degré par notre bedeau. Quelques malins disaient pourtant qu'il l'aimait peut-être un peu plus après sa mort que pendant sa vie, par la raison, que, lorsque le défunt, après avoir dit un éternel adieu aux choses d'ici-bas, avait réglé ses comptes dans l'autre monde, il lui

restait encore à régler en dernier ressort avec notre bedeau. Hâtons-nous cependant d'ajouter en toute justice, que, s'il lui arrivait rarement de rabattre sur le tarif, il ne lui arrivait jamais non plus de le surcharger.

Lors donc que Chauvin lui eut exposé le sujet de sa visite, notre bedeau, tout en s'apitoyant sur son malheur, promenait sur lui un regard inquisiteur pour tâcher de découvrir à quelle classe appartenait le défunt.

— Quand sonnerez-vous le glas de mon fils ? demanda le père.

— Tout de suite si vous voulez ; combien de cloches ?

Puis, avec la volubilité d'un homme qui sait son tarif par cœur :

— Une cloche, c'est dix piastres ; deux cloches, c'est vingt piastres ; trois cloches, c'est trente piastres ; quatre cloches, c'est... .

— Ah ! mon cher monsieur, interrompit Chauvin, je suis bien pauvre ; je ne pourrai jamais vous payer des sommes comme cela.

— Quoi ! pas seulement pour une cloche ? Mais il faut au moins payer pour une cloche, si vous voulez avoir un service ; autrement vous n'en aurez pas, et on portera votre fils au cimetière tout droit.

— Serait-il possible, monsieur ? quoi ! mon pauvre enfant n'entrerait donc pas à l'église ?

— Mais non, vous dis-je, bonhomme, à moins que vous ne fassiez chanter un service, au moins d'une cloche. Comme ce gros monsieur qui vient de mourir, il sera porté à l'église, lui, parce qu'il paie pour un service, allez.

— Mais, monsieur, se permit de remarquer le père Chauvin, on dit que ce monsieur n'est jamais venu à l'église pendant sa vie, et cependant il va y entrer avec pompe après sa mort ! Mon fils, au contraire, y est venu souvent prier ; il n'aura donc pas le bonheur d'y être porté après sa mort pour avoir une pauvre petite prière et un peu d'eau bénite sur son corps.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? c'est la règle (*) ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de fournir un cercueil ; vous porterez le corps au cimetière, et il y sera enterré jeudi prochain.

Le père Chauvin prit alors congé du bedeau, qui fut ponctuel à lui envoyer le cercueil, le jour indiqué. Le mort, enseveli d'un linceul qu'un des voisins fournit par charité, y fut déposé au milieu des larmes et des sanglots. Chauvin plaça le cercueil sur un traîneau, qu'un autre de ses voisins s'offrit généreusement de conduire, puis il prit place derrière, accompagné du vieux chien Mordfort, et le convoi du pauvre s'achemina lentement vers le cimetière du faubourg Saint-Antoine.

Dès que le gardien de ce vaste dortoir vit arriver le convoi, il vint au-devant, et, aidé du conducteur de la voiture, il déposa le corps dans le charnier, en attendant le prêtre, qui venait régulièrement deux fois la semaine présider à l'enterrement des pauvres. Celui-ci parut bientôt, et, après les prières usitées, le corps fut emporté à bras par le gardien et un de ses aides. Après avoir fait quelques pas, les porteurs s'arrêtèrent près d'une frêle construction en bois, d'environ vingt pieds carrés, qui reposait sur la terre nue ; et le gardien, tirant une clef de sa poche, se mit en devoir d'en ouvrir la porte.

— Mais où est-ce donc que vous allez mettre mon fils ? demanda Chauvin d'un air inquiet ; je ne vois pas de fosse creusée pour... .

— Mais ici, répondit le gardien, dans la charnière ; c'est là que l'on met les pauvres pendant l'hiver ; la terre est gelée, et ça coûterait trop cher pour faire les fosses.

— Ah ! monsieur, je vous en prie, ne le mettez pas là ; ma pauvre femme en mourrait de douleur si elle le savait. Mon fils n'y restera pas la nuit, il va être volé par les clercs-docteurs.

— Ah ! pour cela, ne craignez rien, bonhomme ; j'ai le mon fusil et un bon chien. Je les défie d'y venir.

— Tenez, monsieur, prêtez-moi une bêche ; la terre ne vous manque pas ici : je vais creuser moi-

(*) On s'est relâché, depuis, de la rigueur de cette règle ; les corps des pauvres peuvent maintenant entrer à l'église et participer aux prières qui s'y disent pour les morts.—NOTE DE L'AUTEUR.

même la fosse à mon fils, dans quelque petit coin.

— C'est impossible, bonhomme, c'est contre mes ordres.

— Oh ! je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce, je gratterai plutôt la terre avec mes mains ; mais, pour l'amour de Dieu, ne mettez pas mon fils dans la charnière.

Cette horreur des pauvres pour le charnier n'est point exagérée. Il y a eu un temps où des gardiens infidèles se laissaient corrompre par l'appât de l'or et faisaient du charnier un réservoir où les clercs-docteurs venaient, à prix fixe, choisir les sujets de dissection qui leur convenaient. Il s'y faisait un trafic régulier de chair humaine, et Dieu seul connaît le nombre de ceux qui sont passés de ce lieu de repos sous le scalpel du médecin. Mais on doit dire ici, à la louange du gardien actuel, qu'il s'acquitta de sa charge avec une fidélité à toute épreuve, et personne ne sait mieux que les clercs-médecins qu'il est incorruptible sous ce chapitre ; aussi, envie ne leur prend d'essayer la juste portée de son fusil, ni de faire une connaissance trop intime avec la mâchoire du fidèle Sultan.

Aussi ce fut aux assurances réitérées que le gardien fit à Chauvin que le corps de son fils serait dans le charnier aussi en sûreté qu'au sein de la terre qu'il consentit, comme malgré lui, à l'y laisser déposer. Ce pauvre père, le cœur navré, plongea plusieurs fois ses regards au fond de ce trou où gisaient, rangés par ordre, un grand nombre de cercueils de toute grandeur ; et lorsque le corps de son fils y fut descendu, il lui jeta, pour dernier adieu, quelques poignées de terre, et la porte du charnier se referma.

IX

LES PRIÈRES D'UNE MÈRE

Les jours qui suivirent l'enterrement n'eurent rien de remarquable dans la famille Chauvin : toujours la monotonie affreuse de la misère. Le père continuait seul maintenant son travail ; la mère et la fille essayaient de reprendre courage avec leurs occupations ordinaires.

Tous les anciens amis de Chauvin l'avaient abandonné depuis longtemps. Comme à l'ordinaire, il en comptait beaucoup au temps de la prospérité ; les jours mauvais étaient venus, et tous avaient pris la fuite. Un seul ne l'avait point abandonné, et le visitait souvent ; il le secourait même autant que ses faibles moyens le lui permettaient. Sa bonhomie, sa franchise et un cœur généreux l'avaient rendu l'ami intime de cette famille. C'était le vieux Danis, ancien voyageur, âgé de près de soixante-dix ans, haut de taille, à traits fortement prononcés. Il avait fait quarante campagnes dans les pays hauts sous les anciens bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest. Retiré du service depuis longtemps, il n'avait recueilli de ses voyages qu'une modique rente qui lui suffisait à peine, et la réputation bien méritée, parmi tous les voyageurs, d'avoir été d'une force extraordinaire, marcheur infatigable, et grand mangeur. Il avait appris de Chauvin, que le cadet de ses fils s'était autrefois engagé pour les pays sauvages, et, sans l'avoir jamais connu, il s'était pris d'affection pour ce jeune homme, seulement parce qu'il courait les mêmes aventures que lui, et il l'appelait familièrement son fils. Il entra chez Chauvin à toute heure de la journée, et à chaque visite il ne manquait jamais de demander si on avait reçu des nouvelles du voyageur ; c'était alors pour lui le prétexte tout naturel d'entrer en matière, et de raconter au long les prouesses de son jeune temps, et mille et mille épisodes de ses voyages, toutes plus véridiques les unes que les autres.

Un soir il vint faire sa visite accoutumée. La mère et la fille étaient seules ; il s'assit près d'elles, et leur demanda comment elles se portaient :

— Tout doucement, répondit la mère d'une voix encore émue par des larmes récentes.

— Toujours des larmes, la mère, toujours des larmes !

Joseph Victor Guillet-Lacombe

(A suivre)

LES NOCES D'OR DE LA MAISON ROLLAND



GROUPE DE QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX INVITÉS

En avant pour Saint-Jérôme ! Tel était, samedi, le 6 courant, le cri de ralliement des éditeurs, journalistes, libraires, industriels, bref de tous les gens qui s'occupent de papier, travaillent le papier et vivent avec le papier. La maison Rolland célébrait, ce jour-là, le cinquantième anniversaire de sa fondation, et les noces d'or d'une maison industrielle qui est née dans les circonstances les plus précieuses, qui a traversé des obstacles qu'on aurait cru insurmontables, qui a vécu, qui a prospéré ; c'est tellement rare dans notre pays, que nous ne pouvons le passer sous silence.

Donc, en avant pour Saint-Jérôme, et prenons place au milieu des joyeux excursionnistes. Tout Saint-Jérôme nous attend et nous souhaite la bienvenue au milieu des accords de la musique et du grondement du canon. C'est fête partout, on le voit, car tous les citoyens sont endimanchés, des drapeaux flottent sur tous les principaux édifices, des arcs de triomphe s'élèvent à une foule d'endroits.

Saint-Jérôme ! charmante petite ville, l'enfant du vénérable pasteur que nous appelons toujours le curé Labelle, nous te saluons !

Grâce aux voitures mises à la disposition des invités, nous avons pu visiter la " capitale des Laurentides " et juger des progrès étonnants qu'elle a faits depuis quelques années. " C'est aux MM. Rolland et au curé Labelle que nous devons tout cela," nous dit un brave homme. C'est bien vrai.

Et maintenant, passons à la fête, commencée le matin, par une messe solennelle, chantée dans la vieille, vieille église, et terminée par un grand banquet dans la manufacture même. Un banquet dans une manufacture, oh ! mais la grande salle du Windsor ne se fait pas plus belle quand elle reçoit les politiciens en train de se donner de la verve pour mieux régler les grandes questions du jour.

Toute la famille Rolland était à table, entourée des amis du fondateur, les anciens. Plusieurs toasts furent portés et l'on but à force santés.

L'historique de l'établissement a été fait par d'éloquents orateurs, et, comme on a pu le voir, cet établissement a une origine bien modeste. Le fondateur, M. J.-B. Rolland, décédé il y a trois ans, n'était pas riche lorsque, très jeune, il se rendit à Montréal pour y tenter fortune. Il n'avait en poche que " trois ou quatre coppes," et c'est lui-même qui m'a raconté la chose, alors qu'un jour, venant d'être promu sénateur, il recevait les félicitations de tous.

Ce jour là, l'honorable M. Rolland ayant raconté sans orgueil, mais sans fausse modestie non plus, les nombreux déboires qu'il avait éprouvés, la joie des petits succès, les difficultés de l'avancement, me dit, avec ce ton familier que tout le monde lui a connu :

—Tu es jeune, toi, et bien que tu sois arrivé ici plus riche que moi—il jetait un coup d'œil sur mes habits qui, pourtant, n'avait qu'une légère teinte du luxe d'aujourd'hui—il te faudra du courage, de l'énergie et de la persévérance pour parvenir.

Je n'oublierai jamais cette leçon, qu'il a enseignée d'abord à ses enfants, et ses enfants en ont profité, nous le remarquons avec plaisir.

Feu M. Rolland arriva à Montréal en 1832 ; il entra comme apprenti typographe à la *Minerve* ; après avoir passé au *Morning Courier*, en 1836, il ouvrit une petite librairie en 1837. Plus tard,

en 1842, il donna à son établissement des bases plus solides, et la librairie Rolland prit place dans le monde des affaires. De là date le célèbre anniversaire que nous avons fêté à Saint Jérôme.

Après avoir passé par bien des péripéties, avoir réussi dans des entreprises de publication qui, à cette époque, paraissaient bien hasardeuses, après avoir assisté aux différentes phases par lesquelles a passé l'imprimerie, la maison Rolland jeta, en 1881, à Saint-Jérôme, les bases de l'importante manufacture que nous venons de visiter.

On y emploie quotidiennement des centaines d'ouvriers qui, tous sont satisfaits et n'ont jamais eu l'idée de se mettre en grève. Ils obtiennent justice de leurs patrons et les patrons sont satisfaits de leurs ouvriers.

La manufacture Rolland fournit le papier à plusieurs journaux de Montréal, et le MONDE ILLUSTRÉ est heureux d'encourager une industrie canadienne. Comme le disait mon bon ami Sauvalle, au banquet, en répondant à la santé de la presse : " Vous nous envoyez du papier bien beau et bien blanc, et c'est nous qui sommes chargés d'y appliquer les taches."

Puissent ces taches ne pas trop ennuyer les lecteurs !

Mathias Filion

EN ETE

(Voir gravures)

Dans la gracieuse composition de Mlle Ivana Kobilca—peintre autrichien d'un talent très apprécié—tout respire le charme de la nature. La jeune châtelaine—rose de Bengale à peine entr'ouverte—s'est isolée. Arrivée à l'extrémité du parc, à l'endroit où commencent les grandes frondaisons, une bande de gamins du village s'est chargée de la pourvoir de fleurs des bois, chèvre-feuille, houblon, marguerites, qu'elle tresse d'une main habile pour couronner ses vingt ans.

Délicieux tableau de genre, d'un arrangement parfait, et qui dénote autant de goût que de savoir-faire. Les deux figures principales sont notamment traitées avec une délicatesse de touche qui leur a laissé la véritable velouté de la jeunesse.

Prenez celle de HOOD, et rien que celle de HOOD, parce que la SARSEPAREILLE DE HOOD *guérit*. Elle possède un mérite spécial à elle. Essayez-la.



LES REPRÉSENTANTS DES DIFFÉRENTS JOURNAUX



LE SAUVETAGE DU BALLON "LE JUPITER". — (De *Journal Illustré*)



1 Hon. J.-B. Rolland (décédé)—2. J.-B. Rolland—3. J.-D. Rolland—4. P.-D. Rolland—5. Résidence de M. J.-B. Rolland, à Saint-Jérôme—6. Oct. Rolland—
7. Le moulin à papier Rolland, à Saint-Jérôme — (Photographies J. N. Laprés—Photogravures Armstrong)

LES NOCES D'OR DE LA MAISON ROLLAND & FILS, A SAINT-JÉROME

SI J'ÉTAIS OISEAU *

Moderato.

FERD. HILLER.

D'un oi-seau je voudrais a-voir les ai-les
Pour m'en-vo-ler au-près de toi, Mais je su-
bis du sort les lois cru-el-les En mon ex-
il con-so-le-moi.....

II

III

Pendant la nuit, hélas ! si je sommeille,
J'entends ta voix, tes doux accents ;
Et je te parle encor, quand je m'éveille,
Mais je suis seul, cruels moments.

Durant ces longues nuits, ta douce image
A mon esprit s'offre toujours ;
J'y vois de ton retour l'heureux présage,
J'y vois la fin des tristes jours.

* Extrait du chansonnier *Le Plaisir au Salon*, publié par Edmond Hardy.—Sous presse.

EN VOYAGE

LE LAC SAINT-LOUIS.—CHATEAUGUAY-BASSIN—
L'ÎLE RONDE



atigué du bruit de la ville, de la poussière de ses rues, de la fumée de ses usines, j'ai voulu, ces jours derniers, aller respirer un peu d'air frais en faisant une courte excursion à la campagne.

C'était d'ailleurs aussi pour répondre à une aimable invitation qui m'avait été faite par mon frère, M. Magloire Dumont, d'aller passer quelques jours à

l'île Ronde, placée à environ un mille et demi des rives de Châteauguay-Bassin, dans le lac Saint-Louis.

C'est un poste de chasse fort connu de tous les disciples de Nemrod qui, l'automne arrivé, vont s'y livrer à leur plaisir. Il appartient à un club de chasse qui y a fait construire une maison, que j'ai habitée pendant mon séjour en ce lieu. Le plus grand ordre règne à l'intérieur, pas un objet qui ne soit à sa place désignée.

J'y ai passé le temps d'une manière très agréable. Le jour, je parcourais l'île en tous sens, allant à la cueillette des fruits, à la recherche d'horizons nouveaux, ou en promenades sur le lac. Les soirées étaient employées en grande partie à de longues causeries à la clarté des étoiles.

Le paysage autour de l'île est très joli et très varié. Du côté de Châteauguay-Bassin, des arbres touffus ombragent toutes les rives ; quelques maisons, blanchies à la chaux, occupées la plupart par des pêcheurs, font tache blanche au milieu de la verdure. Du côté opposé, à une assez longue distance, nous voyons l'île de Montréal.

Le lac, qui est très beau, tant par son étendue que par la limpidité de son eau, est rempli d'îlots verdoyants ; il est sans cesse parcouru en tous sens par les chaloupes des pêcheurs et les bateaux allant à Montréal ou en revenant.

Combien de fois ne suis-je pas allé contempler, à la pointe des Roches, les splendeurs d'un soleil couchant, l'immense étendue d'eau placée à mes pieds, le vaste horizon présent à mes yeux. Un jour, que j'étais en contemplation devant un magnifique firmament, éclairé par un soleil brillant, je vis tout à coup des nuages noirs s'amonceler à

l'occident, avec une vitesse extraordinaire, poussés par un vent violent ; bientôt le ciel en fut couvert. La lame, soulevée sous les efforts du vent, s'éleva dans les airs et vint déferler avec fracas sur les rochers de l'île. C'était la tempête venant faire place au calme précédent. Oh ! je n'oublierai jamais le spectacle à la fois beau et terrible dont je fus alors le témoin attentif.

Bien souvent aussi, je m'amusai à voir les pêcheurs au travail. Rude labeur que le leur, et bien peu rémunérateur. Tout le jour, et quelquefois la nuit, vous pouvez les voir, quelle que soit la température, travailler avec ardeur à la pêche. Chaque embarcation est montée par deux hommes, munie d'un réservoir pour y déposer le poisson et d'un filet qui a plusieurs brasses de longueur sur quelques-unes de largeur. Aussitôt qu'un endroit a été choisi, on jette un bout du filet à l'eau, après l'avoir attaché à une longue perche ; ensuite, la chaloupe, poussée à l'aviron par un des hommes, se met à tourner sur elle-même, tandis que le second pêcheur continue de jeter le filet, de manière à lui faire former un grand cercle. Ce travail fini, la seconde extrémité du filet est fixée de la même manière que la première, c'est-à-dire à une perche. Maintenant, il s'agit d'y faire donner le poisson ; pour cela, la chaloupe parcourt les environs, tandis qu'un des pêcheurs bat l'eau, à l'aide d'une perche, pour chasser le poisson dans les mailles du filet. Après cela, à l'aide de longues cordes, on le retire.

Encore si, après tout ce travail, le filet revenait rempli de poissons ; mais tel n'est pas toujours le cas. Dans un coup de filet, je n'en ai compté que quatre.

J'abandonnerai maintenant mes pêcheurs pour raconter une petite excursion sur le lac qui a laissé chez moi un bon souvenir.

C'est le matin, le soleil est haut à l'horizon, mais sa lumière est rendue moins ardente par des nuages qui la recouvrent par instant, de sorte que la température est bonne. Nous sommes cinq dans la chaloupe : mon frère et ses deux fils, Henri et Roméo, votre serviteur et le guide, M. Louis Auger. Je ne puis écrire le nom de ce brave pêcheur sans lui exprimer ma reconnaissance pour son dévouement et son zèle louable à notre égard pendant tout le voyage. C'est un excellent cicérone ; pas un endroit qui ne lui soit connu ; aussi, c'était merveille de lui entendre nommer les moindres sites avec une volubilité extraordinaire.

Nous voilà partis. Le lac est faiblement agité par une légère brise qui gonfle en même temps la voile de la chaloupe et la fait glisser sur les ondes. Bientôt, nous entrons dans certains passages. Ce sont

des chenaux, quelques-uns larges, d'autres étroits, tracés avec une régularité parfaite à travers les hautes herbes marines qui émergent de l'eau. Un ingénieur civil n'aurait pu faire mieux, et pourtant c'est l'œuvre entière de la nature. J'ai retenu les noms de quelques-uns : le chenal des Roseaux, du Diable, Cardinal, Bouché, etc. La promenade à travers ces chenaux est très intéressante, et je conseille à tous d'aller faire une excursion dans ce que notre guide appelait "sa ville de Montréal avec toutes ses voies publiques."

Au retour, nous cotoyons de près l'île aux Plaines et beaucoup d'autres îles de moindre importance ; nous saluons de loin les deux clochers de l'église de Beauharnois ainsi que celui de l'église de l'île Perrot.

Après trois heures de navigation environ, nous revenons à l'île Ronde, enchantés de notre petit voyage et prêts à le refaire encore à la première occasion.

* *

Quelquefois, m'isolant de mes compagnons, j'allais me promener sur les rives de l'île, laissant ma pensée se perdre dans l'immensité de l'infini. Mon carnet à la main, je transcrivais alors au fur et à mesure qu'elles venaient à mon esprit les diverses pensées qui l'assiégeaient. De ces notes, je me permettrai de faire l'extrait suivant :

La nature, dans un art capricieux, a dispersé les montagnes, les lacs, les mers, un peu partout, comme si elle eut voulu mettre des objets dignes d'être admirés par l'homme, dans quelque endroit qu'il puisse se trouver.

Combien de fois, vous qui me lisez, n'avez-vous pas contemplé, au bord d'une rivière, l'étendue et la limpidité de l'eau venant effleurer la grève, ou au contraire, la tempête soulevant avec impétuosité les vagues qui viennent s'entrechoquer ensemble dans un embrassement terrible.

Oh ! quelle majestueuse grandeur, doublement admirable et belle, se montre un peu partout à l'œil du spectateur ; comme il aime à laisser errer sa pensée sur tout ce qui l'environne. Le brin d'herbe que la brise caresse attire son attention. Le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux, le murmure des insectes charme son oreille attentive au moindre bruit.

Tout l'attire, tout le charme, tout exalte son imagination. Il devient poète à son insu ; rien de prosaïque ne vient sous sa plume ; d'ailleurs, il n'écrit plus, il ne parle plus : il chante. Sa voix, se mêlant aux mille bruits de la nature, entonne un long chant d'allégresse à la gloire du Créateur ; à Celui qui, pour la jouissance de sa créature, a bien voulu donner autant de sujets d'admiration.

Insensiblement, il pense à ceux qui, avant lui, ont joui du grand spectacle de la nature ; il les voit par la pensée, à l'endroit précis où il contemple lui-même. Où sont-ils allés maintenant ; jouissent-ils encore ailleurs du même bonheur ? A cette pensée, son regard se trouble, ses yeux abandonnent un instant le splendide panorama présent à ses yeux, et ils s'abaissent vers la terre, car une voix intime lui dit qu'ils sont là, dormant du dernier des sommeils. Peut-être, sur une terre déserte, que pas un arbre n'abrite, que le gazon recouvre à peine, reposent-ils oubliés de tous, n'ayant pas un parent, pas un ami pour venir jeter quelques fleurs sur leur tombe ; de même que le soleil n'éclaire pas l'intérieur de leur cercueil, de même le souvenir des hommes—rosée rafraîchissante—ne vient pas leur dire qu'on se souvient d'eux. En clouant le couvercle de leur cercueil, on y a non-seulement mis leurs restes mortels, mais aussi leur propre mémoire, leurs désirs, leurs joies, leur ambition, tout enfin.

C'est là le lot réservé à la nature humaine. Notre vie sur la terre n'est qu'un passage d'un monde à un autre monde. Qu'importe la vie, le but est tout. Le pauvre qui souffre, le riche qui festoie, deviendront égaux après leur mort.

D'ailleurs, tout se transforme dans la nature. Combien de choses que nous ne pouvons voir maintenant existaient dans les âges préhistoriques. L'homme lui-même s'est transformé, par l'effet de la civilisation et de la diffusion des connaissances humaines. Où sont les animaux géants de l'âge de la pierre ? Disparus. On a retrouvé le

squelette de quelques uns dans le sein des rochers, voilà tout. Des continents entiers sont disparus, tandis que des nouveaux ont surgi tout à coup des flots de la mer.

Le sort qui a frappé tout ce qui existait, me frappera moi-même ; c'est justice. Aussi, je ne me plains pas, je constate.

G. H. L.

SOUVENIR DU 5 AOUT 1892

Un auteur bien célèbre a pourtant dit, un jour : "Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément," comment se fait-il donc que, tout imprégnée, comme je le suis encore, des suaves impressions que j'ai ressenties en ce jour, je ne puisse pas vous en verser librement aujourd'hui le trop plein de mon cœur, amis du bon vieux temps ?

Plusieurs fois, dans les colonnes hospitalières du MONDE ILLUSTRÉ, je suis venue unir mes regrets, mes sympathies aux larmes de mes amis ; aujourd'hui, je voudrais, si j'étais poète, chanter en vers harmonieux les joies les plus durables et les plus exquises, mais pardonnez-moi, si mes yeux, à cette fois encore, se voilent de pleurs...

Ah ! c'est que ces chastes émotions, ces délicieux enivrants, ces ravissements inouïs dont mon âme fut remplie, en assistant, le 5 août dernier, à la cérémonie religieuse dite : prise de voile, à Hochelaga, ne se racontent pas... Ma plume se refuse à l'écrire, ma langue reste muette, en dépit de mon cœur qui, lui, gardera pour toujours ce souvenir, baume salubre qui adoucira ma vie.

O vous, vierges bénies, dont le Sauveur-Jésus, le doux Pasteur a, de son regard puissant, illuminé les âmes privilégiées, chantez, chantez longtemps votre bonheur inénarrable.

Dans les longs corridors de la maison du Seigneur, j'ai promené, pensive, mon œil rêveur ; comme une brise embaumée rafraîchissant mon front, vos vœux religieux venaient réchauffer ma pensée et me montraient effectivement votre douce existence.

O vous, jeunes filles mondaines qui cherchez dans les pompes du siècle un étourdissement à vos désirs ambitieux, venez à cet asile béni des vertus les plus grandes, et, comme j'en avais le bonheur l'autre jour, dissimulée dans l'auditoire immense qui remplissait la chapelle-bijou du Pensionnat d'Hochelaga, contemplez cette troupe pieuse de jeunes vierges choisies par le céleste Epoux, sous leurs blancs voiles d'épousées, pures comme les lys qui croissent dans la vallée sous le regard de Dieu. Entendez l'harmonieuse symphonie de l'orgue, puis le cantique sacré qu'elles entonnent avec amour : *Jesu corona virginum*. Malgré moi, l'émotion me gagne, je voudrais refouler mes larmes, je suis complètement ravie ! Que ne puis-je vous faire partager ces jouissances sans nom, puisqu'elles nous enlèvent à nous-mêmes ? O mystérieux charmes ! vous comblez leurs cœurs, mais vous nous faites cruellement sentir tout le vide des choses de la terre.

Aux pieds de l'évêque officiant, elles viennent une à une recevoir la croix et le livre de règle qui devront les accompagner pendant toute leur vie ; d'autres reçoivent, à leur tour, l'anneau sacré, signe de l'union mystique avec le Doux Jésus.

Puis, Mgr Emard, jetant un long regard sur ces vierges heureuses qu'il vient de consacrer au Seigneur, donne un libre cours aux trésors de son cœur paternel et prononce alors une magnifique allocution dont les paroles touchantes, échos religieux de l'affectueuse tendresse dont son âme déborde, nous empoignent et nous charment.

Le timbre de cette voix que répercute le sanctuaire, berce les cœurs émus et les transporte dans un monde surnaturel dont les splendeurs ressemblent à celles des célestes collines de Sion.

On entend, dans la nef, les sanglots répétés des parents chéris. La nature paye son tribut, mais

la joie des nouvelles élues du Seigneur n'en est pas ternie. Tous les fronts sont sereins, aucun nuage n'assombrit l'horizon de leur ciel azuré.

Déjà c'est l'heure du départ. Je m'éloigne avec peine de ce toit béni, mais avant que de le quitter j'ai le plaisir de saluer, en faisant sa connaissance, la très-révérende Sœur Marie-Jean-Baptiste, supérieure-générale de l'ordre et, pour mon cœur, excellente amie de feu ma mère bien-aimée. Elle me presse dans ses bras, me dit quelques paroles d'amitié et me rend très heureuse.

O mère, acceptez de l'enfant de votre vieille amie disparue, comme un faible témoignage d'affectueuse reconnaissance, l'hommage respectueux de ces lignes, et l'humble soussignée en sera bien honorée.

IRÈNE.

NOTES ET FAITS

L'élevage des écrevisses

Comment on engraisse les écrevisses à Rome.

Les Romains ont une manière originale d'élever les écrevisses. Ils installent de véritables boutiques, garnies de haut en bas d'une multitude de tablettes, sur lesquelles se trouvent des milliers de petits pots de terre remplis d'eau ; chaque pot contient une seule écrevisse, car, étant à deux, ces crustacés se battraient jusqu'à ce que mort s'en suivit, ou, tout au moins, dépenseraient inutilement la nourriture prise. C'est en mai que l'on commence le parquage ou plutôt l'empotage : tous les jours, on nourrit les écrevisses de pain ou de maïs ; de cette façon, elles s'engraissent rapidement et d'une manière remarquable.

* * * *

Un fruit apprécié

Les pommes ont de tout temps constitué un dessert apprécié. Plin nous affirme que les Romains en cultivaient seulement vingt-deux variétés, alors que de nos jours on en connaît plus de deux milles espèces.

Comme article de nourriture, la pomme de terre rivalise avec la pomme pour le nombre et la variété des préparations culinaires. Cuites elles remplacent avec avantage la pâtisserie, elles sont nourrissantes et ne produisent ni acidité ni constipation. Une pomme mûre, crue, est digérée en une heure et demie alors qu'il faut trois heures pour digérer une pomme de terre bouillie. Les pommes douces sont préférables aux espèces sucrées.

A chaque repas on doit avoir un plat de pommes cuites de n'importe quelle façon, et on doit laisser les enfants en manger autant qu'ils en veulent.

Pour purifier le sang les pommes sont de beaucoup préférables et moins cher que les médicaments de n'importe quelle nature. Le corps médical a depuis longtemps reconnu ces propriétés de la pomme et en a depuis longtemps recommandé l'usage.

* * * *

Les millions en voyage

Une dépêche de Chicago signale le passage dans cette ville du fameux train spécial transportant trente millions de dollars en or de la sous-trésorerie de San Francisco au département du trésor à Washington. Le train d'or, comme on l'appelle, ne s'est arrêté que quelques minutes à Chicago pour y renouveler sa provision d'eau glacée pour les gardiens des millions de l'oncle Sam, et personne n'a été autorisé à s'approcher des wagons.

Le train se compose d'un wagon particulier, d'un wagon poste et de trois wagons de messageries renfermant l'or. Le transport se fait sous la direction personnelle de M. James White, surintendant général du service des postes sur les lignes de chemin de fer. Il y a en tout cinquante et une personnes dans le train, dont quarante-cinq gardiens armés. Sur chaque plate-forme des wagons de messageries se tiennent constamment quatre gardiens, une carabine à répétition à la main. Le train se rend incessamment à Washington ; mais on ne sait même pas la ligne qu'il a prise en sortant de Chicago.

CONSEILS UTILES

LES BAINS

Bains froids.—Le bain froid est rafraîchissant, si l'on n'y reste que peu de temps.—Il devient astringent et tonique, si on le prolonge au delà d'une demi-heure. Après une heure de natation, le bain finit par être fatigant et nuisible.

Il est indispensable d'attendre pour se plonger dans l'eau froide que la digestion soit faite et que tout soit calme dans l'économie du corps, c'est-à-dire qu'il n'existe ni émotion, ni excitation, ni chaleur de la peau, ni transpiration.

Les moments de la journée les plus favorables sont le matin à jeun, ou le soir avant le souper.—Il est utile de frictionner la peau avant d'entrer dans l'eau et après en être sorti.

Il ne faut pas entrer petit à petit dans l'eau, mais s'y plonger brusquement, à deux ou trois reprises différentes. De cette façon on évite le saisissement désagréable et le refoulement du sang dans les gros vaisseaux.

Une fois dans l'eau, il est nécessaire de faire de l'exercice, de se mouvoir ; si l'on ne sait pas nager, il faut remuer, battre l'eau des mains et des pieds, et éviter absolument de rester en repos.

Plus l'eau est froide, moins il faut rester longtemps.—La durée du bain est, suivant la constitution, d'un quart d'heure à quarante minutes.

Il faut en sortir au premier frisson qu'on éprouve.

En sortant du bain, on prendra soin de s'essuyer et de se sécher parfaitement, et particulièrement les cheveux.—L'exercice modéré après le bain est d'un effet très salutaire.

Les parents ne sauraient trop habituer leurs enfants à l'eau froide : c'est un puissant moyen de fortifier leur santé et de donner à leur constitution cette énergie, cette force, cette vigueur, qui permettent de braver les vicissitudes de la température.

Les bains de rivière.—Les bains froids de rivière sont favorables à tout le monde, mais particulièrement aux femmes ; mais ils ne doivent pas durer plus de huit à dix minutes, et encore faut-il recourir à la gymnastique de la natation.



WILLIE TILLBROOK

Fils du

MAIRE TILLBROOK

de McKeesport, Pa., avait une protubérance scrofaleuse sous une oreille. Le médecin la lança et il se fit une plaie coulant continuellement laquelle se changea en érysipèles. M^{de} Tillbrook lui donna de la

Sarsepareille de Hood

et le mal disparut ; il devint parfaitement bien et c'est à présent un robuste garçon, plein de vie. Les autres parents dont les enfants souffriraient d'impuretés dans le sang devraient profiter de cet exemple.

Les PILULES de Hood guérissent la constipation habituelle en rétablissant l'action péristaltique des voies alimentaires.

DRS MATHIEU & BERNIER,

CHIRURGIENS - DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours,

Extraction de dents sans douleurs avec l'électricité. Dentiers faits sanspalais.

CHOSSES ET AUTRES

—D'après des politiciens qui s'y connaissent, la campagne présidentielle aux États Unis coûtera \$10,000,000 au bas mot.

—La législature la plus dispendieuse du monde est celle de la France, qui coûte annuellement \$3,000,000. Le parlement italien coûte \$430,000 par année.

—Les nattes les plus beaux appartiennent au Shah de Perse et au Sultan de Turquie. Ils en ont un chacun fait de perles et de diamants évalué à \$2,500,000.

—Un général russe a inventé une cotte de mailles qui est extraordinairement légère, à l'épreuve des balles et des coups de sabre, et pouvant être fabriquée à bon marché.

—Quatre choses empêchent le cultivateur de réussir : le crédit, le luxe, le manque de rotation dans la culture, le mauvais emploi et le gaspillage des fumiers.

—Le prince de Galles doit visiter le Canada l'année prochaine et faire le voyage du Pacifique sur le C. P. R. Dans le cours de son voyage, il s'arrêtera à l'exposition de Chicago.

—Il y a aujourd'hui dans la province de Québec 800 beurreries et fromageries.

L'exportation du beurre et du fromage en Europe représente une valeur de \$18,000,000.

—L'éruption du mont Etna prend des proportions de plus en plus grandes. La lave gagne toujours du terrain ; un nouveau ruisseau menace maintenant le village de Nicolosi du côté du sud. Des secousses de tremblement de terre se produisent continuellement dans le voisinage du volcan et même parfois dans un rayon très étendu. Les secousses ont été ressenties jusqu'à Syracuse à 50 milles de distance.

DECES

Le 4 du courant, Mary Jane, à l'âge de trente-trois ans et neuf mois, fille de D. Haton, contracteur, de cette cité, et épouse de M. W. R. Crépaud, marchand, et maire de Kamouraska.

AVEZ-VOUS LU

comment M. W. D. Wentz de Genève N.-Y. fut guéri d'une des plus dures attaques de dyspepsie ? Il dit que tout ce qu'il mangeait lui semblait comme du plomb fondu coulant dans son estomac. LA SANSFARREILLE DE HOOD l'a guéri parfaitement. Détails complets envoyés à ceux qui écrivent à C. I. HOOD & CIE, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD méritent la plus haute louange pour leur action facile et efficace.

A LA CLASSE OUVRIERE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

DESMARIS & BELAIR
IMPRIMEURS DE MUSIQUE
40, PLACE JACQUES-CARTIER

M. C. A. Desmarais a été employé chez MM. E. Senécal & Fils durant plusieurs années comme compositeur de musique et M. J. E. Belair a obtenu le 1er prix au concours typographique de 1888.

"August Flower"

Peut-être ne croyez-vous pas ces certificats concernant l'August Flower de Green. Eh bien ! nous n'y pouvons rien. Nous ne pouvons pas vous faire entrer la conviction dans la tête, ni le remède dans la gorge. Nous ne voulons pas le faire. Votre argent vous appartient, ainsi que votre misère, et jusqu'à ce que vous ayez confiance dans notre remède, l'une pour le soulagement de l'autre, votre argent et votre misère seront toujours votre possession. John H. Foster, 1122 rue Brown, Philadelphie, écrit : "Ma femme est une petite écossaise âgée de trente ans et de constitution délicate. Pendant les 5 ou 6 dernières années, elle a souffert de la dyspepsie. Elle devint si malade à la fin que chaque fois qu'elle mangeait, elle renvoyait le tout. Deux bouteilles de votre Augusta Flower ont suffi à la guérir, là où plusieurs médecins s'étaient déclarés impuissants à la sauver. Elle peut manger de tout maintenant, sans maux d'estomac. Et tant qu'à la dyspepsie, elle ne se rappelle pas avoir éprouvé ses douleurs." (20)

COMPTANT OU A CRÉDIT
Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.
FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

Ayez L'œil à ceci
LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE
Demandez-la à votre agent de machines à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.
S'adresser à CREENMAL BROS
Manif., Georgetown, Ont

MEUBLES AU RABAIS
Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin.
N'oubliez pas l'adresse,
FRED LAPOINTE,
1551, Sainte-Catherine

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC
AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant,
81, St-Jacques Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Femmes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.
\$4.00 PAR AN
Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.
Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tarte ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

LOUIS ROEDERER
ESTABLISHED 1800
CHAMPAGNE

16070 CASES IMPORTED IN THE UNITED STATES AND CANADA DURING THE YEAR 1891
CARTES BLANCHES
A MAGNIFICENT RICH WINE
CARTES BLANCHES
THE PERFECTION OF A DRY WINE
C. ALFRED CHOUILLOU
AGENT - MONTREAL

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, es dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, No avec l'Orléans, Le. "Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Commit-saires
E. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000
100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est.	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.	5,000
25 PRIX DE 300 sont.	7,500
100 PRIX DE 200 sont.	20,000
200 PRIX DE 100 sont.	20,000
300 PRIX DE 60 sont.	18,000
500 PRIX DE 40 sont.	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.	10,000
100 PRIX DE 60 sont.	6,000
100 PRIX DE 40 sont.	4,000

PRIX TERMINAUX
1,998 PRIX DE 20 sont. 39,960
3,431 prix se montant à 285,160

PRIX DES BILLETS :
Le billet \$5 ; Deux cinquèmes \$2 ; Un cinquème \$1 ; Un dixième 50c ; Un vingtième 25c.

Prix pour les billets : 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de paiements de cinq piastres pour lesquels nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

Elle se saigna aux quatre veines, la pauvre femme, pour le faire instruire au lycée, où il fit de brillantes études, mais chacune de ses privations était un bonheur pour elle. Ne vivant que pour ses enfants, que par eux, elle s'ingéniait à des dévouements sans cesse renaissants, adorée de Modeste et de Gérard, sûre de ces deux cœurs, et son propre cœur réchauffé par leur tendresse.

Modeste était une jolie fille blonde, ressemblant à son père, dont elle avait les traits fins, la distinction, la délicatesse. Ses grands yeux étaient d'un bleu profond—le bleu du ciel pendant la nuit—sur lequel parfois la lumière semblait piquer une étoile. Elle était plus grande que sa mère, sa taille était souple, cambrée, son front reflétait toute la pureté de son cœur, toute la fierté de son caractère.

Cette période de vingt ans, emplie d'un travail acharné, si tranquille et si heureuse qu'elle eût été, avait cependant apporté à Marceline bien des souffrances intimes.

Que de fois Gérard, encore enfant, mais déjà sérieux et raisonnable, avait demandé :

—Tu ne me parles jamais de mon père ? Est-ce que je ne suis pas comme tout le monde ? Est-ce que je n'en ai pas eu ?

—Il est mort, avait-elle dit.

Mais plus tard, Gérard étant devenu jeune homme, cette fois, il avait bien fallu lui expliquer, pour éviter ses questions, pour éviter surtout ses pensées.

—Ne me parle jamais de ton père, mon enfant... Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

—Oh ! mère, en douterais-tu ?

—Tu me respectes ?...

—Oh ! mère, mon cœur est plein de toi... ta vie t'appartient et je suis sûr que tu n'as pas à en rougir.

Les deux enfants croyaient à une origine commune... Elle n'avait pas dit à Modeste qu'elle n'était sœur de Gérard que par sa mère et qu'elle avait le droit de porter haut et fièrement le nom de Pierre Beaufort, son père.

Depuis vingt ans qu'elle avait quitté Saint-Denis, elle n'avait plus entendu parler de Louis Valognes et de Beaufort.

Valognes qui connaissait son nom de Marceline Langon, aurait peut-être pu la retrouver, s'il l'avait voulu, pendant les quelques mois qu'elle passa en hôtel garni, mais il avait trop souffert de la résistance de Marceline. Celui-là, aussi, comme Beaufort, gardait tout au fond de son cœur le souvenir cuisant de son abandon. Mais son âme généreuse se refusait à la rancune et à la haine, il pardonnait.

—Elle ne m'aimait pas, disait-il, est-ce sa faute ?

Quant à Pierre Beaufort, il avait acheté d'importantes forges près de Creil, à la suite de son entrevue avec Valognes aux établissements métallurgiques de Saint-Denis.

Et c'est là, à Creil, que nous le retrouverons bientôt.

Entre Beaufort et Valognes, il n'avait jamais été question de Marceline Langon.

Une fois seulement, Valognes avait demandé :

—Cette jeune femme dont nous avons sauvé les enfants est-elle venue vous remercier ?

—Non. Elle m'a écrit. Qu'est-elle devenue ?

—Elle a quitté l'usine quelque temps après. Je ne sais trop où elle est allée...

Ne m'aviez-vous pas dit que vous l'aimiez et que vous vouliez l'épouser ?

—C'est vrai, fit Valognes d'une voix altérée, mais des difficultés se sont élevées que je n'avais pu prévoir et j'ai dû renoncer à mon projet, abandonner toute espérance.

—Vous avez souffert ? dit Beaufort avec bonté.

—Un peu, fit Valognes, étouffant un soupir.

Et il eut un sourire mélancolique et résigné.

Depuis cette conversation, les deux hommes ne s'étaient revus que rarement et jamais plus il n'avait été question de Marceline entre eux.

Gérard avait achevé ses études de médecine et était interne à l'hôpital Lariboisière.

Un soir, en causant avec sa mère, il lui dit :

—Notre profession est douloureuse et souvent même cruelle. Il nous est arrivé aujourd'hui une vieille femme, amenée de province par son fils. Elle est atteinte d'une sorte de tumeur cancéreuse de l'œil. Le médecin en chef a déclaré cette tumeur incurable. L'opération serait suivie d'une méningite aiguë et de la mort à bref délai. Or, les souffrances de cette pauvre vieille sont terribles. Impossible de les soulager.

—Et, qu'en penses-tu, toi, mon fils ?

Le jeune homme resta silencieux, puis tout à coup, se levant :

—Je pense que l'opération de l'ablation de l'œil n'est pas impossible et je ne partage pas les craintes du docteur. La méningite est à redouter, il est vrai, mais elle ne me paraît pas inévitable.

—Pourquoi ne tentes-tu pas l'opération ?

—Le chef m'en empêcherait.

—Quel est le nom de cette malade ?

—Son nom ? Ma foi je l'ai oublié... Attends donc... non... elle s'appelle Jan-Jot... Ce sont des paysans de Brenne... Le fils est un ancien soldat, joueur d'orgue de son métier... Qu'as-tu donc, mère ?

Elle avait pâli.

—Jan-Jot ? dit-elle... Jan-Jot ?...

—Est-ce que ce nom te rappellerait quelque chose ?

—Non. Rien. Que veux-tu que cela me rappelle ?

Elle tomba dans une rêverie profonde, que son fils respecta.

Au bout de quelques instants :

—Puisque tu crois être sûr du succès, que n'amènes-tu cette femme ici ? Nous avons ta chambre qui est libre. Elle l'occupera. Son fils couchera auprès d'elle sur un lit de sangle que nous louerons...

—Que tu es bonne... mais je ne veux pas... Cette malade est une étrangère pour nous... Je craindrais de t'attrister par le spectacle de ses souffrances, et, si je ne réussis point, par celui de sa mort.

—Non. J'ai confiance en toi. Fais-la transporter ici demain, dans la matinée, tout sera prêt pour la recevoir.

Le lendemain, en effet, dans le petit appartement de Passy, occupé par Marceline, un brancard amenait la vieille Jan-Jot.

Glou-Glou accompagnait sa mère.

Marceline était si changée qu'il ne la reconnut pas en la remerciant.

—Oh ! madame, dit-il, que de bontés pour de pauvres gens comme nous.

Comment ferons-nous jamais pour vous témoigner notre reconnaissance ?

Elle le regarda fixement. Ils étaient seuls. Modeste et Gérard étaient occupés près de la malade qu'ils installaient dans son lit. Personne ne pouvait les entendre.

Marceline attira Jan-Jot près de la fenêtre.

—Regardez-moi bien, dit-elle regardez-moi attentivement...

—Oui, madame, je ne demande pas mieux...

—Et ma personne, comme ma figure, ne vous rappellent rien ?

—Rien du tout, madame... Est-ce que je me serais déjà trouvé en votre présence ?... Alors, je ne suis qu'une bête de ne pas me souvenir...

—Il y a longtemps, dit-elle, oh ! très longtemps... et j'ai bien changé, au lieu de me voir ainsi que je suis, oubliez que j'ai des cheveux blancs, oubliez que j'ai des rides... Supposez qu'au lieu d'avoir plus de quarante-cinq ans, je n'en aie que vingt... supposez que j'aie des cheveux noirs... que mon visage soit frais et reposé... cela guiderait-il vos souvenirs ?... vous rappellerait-il mon nom ?

—Attendez donc... oh ! ce n'est pas possible... ce serait trop de chance !... Vous êtes... vous seriez ?... je suis sûre que je vais dire une bêtise...

—Dites-la, Glou-glou, je serai seule à l'entendre.

—Glou-Glou ! vous connaissez mon surnom... Ah ! tonnerre du sort, vous êtes mademoiselle Marceline de Montescourt ?

—Oui, dit-elle, mais silence et pas un mot !

—Ah ! que je suis heureux ! que je suis heureux ! Quelle chance !

Et il se frotta, sur la tête, des coups de poing à démolir son crâne.

—Oh ! vous pouvez être sûre de ma discrétion. J'aurais pu dire, dans le temps, que vous étiez vivante... Je n'en ai eu garde... Je me souvenais du mal que je vous avais fait... Et ça me fermait la bouche. Ma mère, non plus, ne vous a pas trahie... La pauvre femme, elle n'y a guère pensé... elle ne prononce pas quatre paroles dans son année... Elle est si vieille, pensez donc... Ah ! mam'zelle Marceline, si vous aviez vu le désespoir de M. Pierre Beaufort, trois ou quatre jours après votre disparition ! Je l'ai vu, moi, quand le juge d'instruction m'a fait appeler... ça vous aurait fendu le cœur... parole... les larmes me crevaient les yeux... Mais j'ai tort de vous parler de tout cela... Tout cela est mort... C'est déjà bien vieux... Il vaut mieux n'y point penser...

La vieille Jan-Jot s'étant mise à geindre, Glou-Glou courut dans la chambre : Marceline le retint.

—Pour tout le monde, dit-elle, même pour mes enfants, je m'appelle Marceline Langon.

—Vos enfants, dit-il, vos enfants...

Mais il se tut au moment de faire une question indiscrette.

—Ça ne me regarde pas, murmura-t-il, assez de bêtises.

Et il rejoignit sa mère qui le réclamait à grands cris.

Deux jours après, Gérard se décidait à l'opération. Celle-ci réussissait comme il l'avait prévu. Quinze jours après, la mère Jan-Jot était sur pied et capable d'entreprendre un voyage.

—Je vous conseille de ne pas retourner en Brenne, dit Gérard à Glou-Glou. Je ne connais pas votre pays, mais j'en ai entendu parler comme d'une contrée malsaine. Votre mère, en ce moment très affaiblie, a besoin de ménagements et d'extrêmes précautions.

—Je chercherai, dit le joueur d'orgue. Je suivrai votre conseil.

Lorsqu'il prit congé de Marceline, il lui dit :

—C'est grâce à M. Gérard que ma mère est encore vivante. Je cherche dans ma tête ce que je pourrais faire pour vous prouver notre reconnaissance. Avez-vous besoin de moi ?

—Non, Jan-Jot, et merci, mon ami.

—Au moins, si quelque jour mon bras, mon pauvre et unique bras peut vous être utile, jurez-moi que vous vous en servirez.

—Je vous le promets.

—Et si le bras ne suffit pas, s'il vous faut ma tête pour sauver quelqu'une des vies qui vous sont chères, n'hésitez pas...

—Je n'hésiterai pas, Jan-Jot.

—A la bonne heure !... Et c'est drôle, mam'selle Marceline, j'ai comme ça dans l'idée que je ne mourrai pas sans vous avoir rendu un grand service... Lequel ? Ah ! voilà ! ah ! voilà !...

Et il descendit branlant la tête, soutenant sa vieille mère dans l'escalier et lui disant de douces paroles.

On n'entendit plus parler de lui pendant quelques mois.

Un jour il apparut, son orgue sur le dos. Son orgue ne le quittait guère. Et il disait en plaisantant :

—Quand je ne le sens pas sur mon ventre ou sur mon dos, il me semble qu'il manque à ma toilette un vêtement indispensable.

—Je viens, dit-il à Marceline, vous faire une proposition. Vous allez me dire si elle vous plaît.

—De quoi s'agit-il ?

—Dans tous les cas, si cela ne vous plaît pas, vous me pardonnerez de m'être occupé de choses qui ne me regardaient pas. J'ai installé ma mère à Creil. La vie n'y est pas chère. L'air est bon. J'ai trouvé à vendre notre petite maison de Neuillay-sous-Bois, et ma mère, qui vit de rien, a fait des économies sur mes recettes. J'ai pris, dans les villages autour de Creil, mes habitudes comme en Brenne, et tout le monde m'y connaît déjà... Seulement, un ouvrier de la fabrique de faïence qui est de Neuillay, m'a reconnu et m'a donné mon surnom de Glou-Glou, et me voilà réaffublé de ce sobriquet de malheur...

—Je ne vois pas venir votre proposition, Jan-Jot.

Excusez. J'y arrive. En parcourant les villages aux alentours de Creil, j'ai entendu plus d'une fois les paysans se plaindre de ce qu'ils manquaient de médecin. Il n'y en a qu'un à Creil : l'autre est mort il y a deux ans et n'a pas été remplacé. J'ai pensé qu'il y avait une clientèle toute prête pour M. Gérard. Jeune, savant, bon et doux comme il est, il aura vite fait d'être aimé et de devenir populaire. Qu'en dites-vous ?

—Je dis que vous êtes un brave homme, Jan-Jot. Je parlerai à mon fils. Il se renseignera. Il ira à Creil et prendra une décision.

—Vite, alors, pour ne point laisser échapper l'occasion. Et voilà tout ce que je voulais vous dire. Bien, le bonjour, mam'selle Marceline.

—Merci, mon bon Glou-Glou.

Le joueur d'orgue descendit lourdement et, pour ne pas perdre son temps, sans doute, il s'installa dans la cour, tourna sa manivelle et se mit à chanter :

Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas...
Le roi des mers ne t'échappera pas...

L'idée de Jan-Jot était bonne.

Quelque temps après, Gérard était installé à Creil avec sa mère et sa sœur, dans une jolie maison isolée, tout près de l'Oise.

L'installation terminée, le médecin avait pris Marceline dans ses bras : —Tu as toute ta vie travaillé pour nous. A mon tour, maintenant. Repose-toi. Tu vas voir, mère chérie, comme tu seras heureuse.

—Oui, repose-toi, dit Modeste, et ne pense plus qu'à ton bonheur, entre ton fils et ta fille dont l'affection ne te manquera jamais.

Et Marceline se prenait elle-même à croire qu'elle en avait fini avec le mauvais côté de la vie.

Si elle avait pu se douter que les épreuves commençaient seulement pour elle !!!

Gérard était à peine installé depuis un mois à Creil, qu'une voiture s'arrêtait devant la maison, un homme jeune en descendait, pâle, agité, et demandait le médecin.

Gérard était dans son cabinet. Marceline venait de sortir. Ce fut Modeste qui reçut le visiteur.

Celui-ci était un beau et robuste garçon de vingt-huit ans environ, aux yeux noirs intelligents, à la barbe brune taillée courte.

—Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, pardonnez le trouble où vous me voyez... Je suis le fils de M. Louis Valognes, manufacturier bien connu à Creil... Mon père qui est à son château de La Novice, dans la forêt d'Halatte, pas très loin d'ici, vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie... Son médecin ordinaire, le docteur Cordier, est absent... On m'a donné le nom du docteur Gérard et son adresse... Il s'agit de la vie de mon père, mademoiselle... Le docteur ne serait-il pas chez lui ?...

—Je le prévient à l'instant, monsieur, dit Modeste.

Et malgré elle, son regard resta un instant attaché sur les yeux de Robert Valognes, tout remplis de grosses larmes.

—Ne perdez pas une seconde, mademoiselle... la vie de mon père en dépend.

Modeste courut avertir Gérard, qui descendit aussitôt.

—Vous êtes libre, monsieur ? dit Robert. Pouvez-vous me suivre ?

—A l'instant même.

—Alors, partons... Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard.

Ils sautèrent en voiture. Sur le seuil de la maison, Modeste regardait s'éloigner son frère. Celui-ci se retourna et, avec un geste d'amitié :

—Il est possible, lui cria-t-il, que je sois obligé de passer la nuit auprès du malade... ne m'attendez pas et ne soyez pas inquiètes.

La voiture—une petite charrette anglaise très légère, très roulante—disparut au trot rapide d'un élégant et vigoureux cheval.

Ils traversèrent la campagne, la forêt d'Halatte et, au bout de quelques minutes, entrèrent dans une allée de platanes superbes au bout de laquelle la voiture vint tourner devant le perron du château.

Valognes avait été couché sur un lit où il râlait.

Le jeune docteur l'examina. Robert ne le quittait pas des yeux.

—Et bien ? demanda-t-il. Serait-il trop tard ?

—Non, mais il n'y a pas une minute à perdre.

Il le saigna. Cela soulagea le malade. Ainsi qu'il l'avait prévu, Gérard fut obligé de rester au château toute la nuit. Valognes reprenait difficilement connaissance. Le médecin craignait une paralysie partielle. Il la combattit vigoureusement par des compresses glacées sur le front et tout autour de la tête. La nuit se passa ainsi, puis la matinée du lendemain.

Valognes était hors de danger.

Après les premiers soins, Gérard avait voulu se retirer :

—Je ne suis pas le médecin ordinaire de M. Valognes, avait-il dit...

Je ne veux pas que l'on m'accuse de chercher des clients dans la clientèle même de mon confrère. M. Cordier prendra ma place. Vous lui expliquerez pourquoi je suis venu.

—Restez, monsieur, dit Robert en lui serrant la main. C'est la première fois que mon père a besoin d'un médecin, et le docteur Cordier est plutôt un ami de la famille. Vous le deviendrez aussi, n'est-ce pas, monsieur ?

Gérard répondit cordialement à la franchise du jeune homme.

Le malade, dans son lit, s'était soulevé doucement. Il les regardait avec leur loyale figure, ces deux jeunes gens étaient faits pour être amis.

—Il n'y a pas bien... longtemps... que vous êtes à Creil ? dit-il en prononçant les mots difficilement...

—Un mois à peine.

—Cela explique... que je ne connais pas... même votre nom...

—Le docteur Gérard... dit Robert, en s'avançant.

—Gérard... c'est un petit nom, fit le malade, ou un nom de famille ?

—C'est, en effet, mon prénom, dit le médecin en souriant... et celui sous lequel on m'appelle toujours, je ne sais pourquoi... Je me nomme Langon...

Le malade tressaillit. Il répéta lentement :

—Langon ?

Il semblait chercher dans sa mémoire momentanément affaiblie

—Langon, se disait-il à lui-même... C'est curieux... ce nom me frappe comme un lointain souvenir... Ah !... je me rappelle...

Il considérait attentivement Gérard.

—J'ai connu, il y a longtemps, très longtemps déjà, une jeune femme qui portait ce nom... Elle avait un fils et une fille !...

—J'ai une sœur.

—Attendez... mes souvenirs reviennent plus précis. L'enfant se nommait Gérard... la petite fille... je crois... Modeste...

—C'est ma sœur.

—Vous êtes le fils de Marceline Langon ?

—Oui.

—Votre mère vit toujours ?...

—Elle habite Creil avec moi...

Valognes tomba dans une rêverie qui ressemblait au sommeil. Gérard et Robert s'y trompaient, et déjà ils essayaient de sortir, marchant sur la pointe des pieds, quand le manufacturier les rappela.

—Docteur, dites à votre mère que je suis Louis Valognes. Elle n'a pas dû oublier mon nom. Et dites-lui que vous venez de me sauver la vie. Je suis sûr que cela lui fera plaisir.

—Je vous le promets.

Lorsque Gérard rentra chez lui, en embrassant sa mère, il lui dit :

—J'ai pour client une de tes connaissances.

—Qui donc ? fait-elle alarmée.

—M. Louis Valognes, le grand manufacturier.

—C'est vrai, je l'ai connu il y a plus de vingt ans, à Saint-Ouen d'abord où il n'était que contremaître, puis à Saint-Denis, où il était directeur.

—Il a grandi encore, depuis, il passe pour être très riche. Je crois que je me suis fait un ami du père et du fils, car sans moi M. Valognes serait mort.

—Eh bien, dit-elle, c'est un prêt pour un rendu, car tu lui dois la vie.

—Comment cela ?

Marceline raconta l'accident du canal Saint-Denis.

—Et il ne me disait rien ! murmurait le jeune homme.

—Cela prouve qu'il est resté ce que je l'ai jadis connu : brave, modeste et l'âme généreuse.

Cinq ou six jours après, la même charrette qui avait amené Robert s'arrêtait devant la maison du docteur.

Valognes, grossi, large d'épaules, le visage boursoufflé et sanguin, en descendait lourdement, laissant la bride à un petit cocher.

Il sonnait et entrait. Marceline l'avait aperçu. Elle l'introduisit.

Il s'assit dans un fauteuil du petit salon. Il s'épongea, souffla.

Il avait bien changé, lui aussi. Méconnaissable, comme Marceline. Ses cheveux étaient devenus rares, sa barbe grisonnait. Du Valognes d'autrefois rien n'était resté, si ce n'est l'extrême intelligence et la vivacité des yeux. Les yeux seuls semblaient surnager dans l'empâtement général de ce colosse.

Marceline le reconnut tout de suite, mais, lui, restait indécis.

MADemoiselle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

—Parce que mes fonctions m'imposent le devoir de veiller sur le prisonnier et de réprimer de sa part toute tentative d'évasion (ce qui, par parenthèse, n'est pas une tâche fatigante en ce moment), mais nullement celui d'employer la violence pour éloigner cette jeune femme, dont la présence est si complètement inoffensive... J'ajouterai, madame, toujours avec un profond respect, que personne au monde n'exécutera l'ordre cruel d'arracher d'auprès de ce lit cette malheureuse enfant... Adressez-vous à l'un des soldats de la maréchaussée qui boivent ou dorment dans la salle basse, et vous verrez qu'il refusera, lui aussi, de se conformer à vos volontés.

—Soit ! murmura Carmen avec rage. Je suis vaincue cette nuit, mais demain j'aurai ma revanche !

* * *

Le lendemain, Olivier, toujours en proie à une fièvre ardente et à un délire non interrompu, était porté dans une grande barque destinée à le conduire à Nantes, ainsi que la gitane, Moralès et les agents, en remontant le cours de la Loire.

C'est au fond des prisons de Nantes (si toutefois il arrivait vivant dans cette dernière ville), que le malheureux devait attendre son jugement, le crime de bigamie ayant été commis dans la province de Bretagne.

La grande barque mit à la voile, à l'heure de la marée montante.

Un canot de moindre dimension la suivait, ou plutôt l'accompagnait d'assez près pour se trouver presque toujours bord à bord avec elle.

Ce canot, outre son équipage composé d'un vieux marinier et d'un petit mousse, contenait deux passagères.

L'une d'elles portait le costume des métayères guérandaises.

L'autre avait des vêtements de deuil, et son visage pâle disparaissait sous un long voile noir.

La première était Jocelyne.
La seconde était Dinorah.

XXXVI.—LE PRISONNIER

Trois semaines s'étaient écoulées depuis les dernières scènes du drame de Saint-Nazaire que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Olivier, dont la convalescence suivait une marche lente et pénible, languissait dans sa prison où personne ne pouvait arriver jusqu'à lui.

Les juges du présidial instruisaient la cause. Ils allaient bientôt prononcer leur jugement en audience publique et solennelle, et, attendu l'évidence des faits en ce qui concernait la bigamie, la condamnation à la peine capitale ne semblait douteuse à personne.

Le crime était évident, irrécusable ; cependant, l'infortuné jeune homme inspirait une pitié profonde à toute la ville et à ses juges eux-mêmes.

Personne, aussi bien les plus hauts seigneurs que les plus obscurs plébéiens, personne, disons-nous, ne pouvait parler sans des larmes d'attendris-

sement du dévouement sublime de Mlle de Kerven, dont la voix touchante ne cessait de crier miséricorde pour celui-là même par qui elle avait été perdue.

On opposait la noble conduite de la victime angélique à l'acharnement haineux et vindicatif de la femme légitime, et malgré ses droits, malgré son éclatante beauté, Carmen se voyait l'objet de la répulsion et de la réprobation universelles.

D'anciennes alliances, à demi perdues dans la nuit des temps, mais cependant prouvées et reconnues, rattachaient la famille des Kerven à celle du lieutenant criminel de la ville de Nantes.

Mlle de Kerven alla se jeter au pied de ce magistrat, et sa douleur fut si éloquentement que, la veille du jour où le présidial devait évoquer la cause, l'entrée de la prison d'Olivier fut enfin permise à la jeune femme.

Toute pâle, toute émue, toute palpitante d'une angoisse douloureuse, Dinorah, son laisser-passer à la main, franchit ces portes massives qui séparent les captifs du reste du monde, et sur lesquelles on devrait écrire, comme sur les issues triplement fermées de l'enfer du Dante : " Vous qui entrez, laissez ici toute espérance ! "

Un guichetier, qui peut-être n'était rien moins que malveillant, mais qui lui parut sinistre, prit une lanterne et s'engagea dans les longs couloirs et dans les escaliers en spirale de l'antique géolè des ducs de Bretagne... Dinorah le suivait tremblante, et il lui semblait, tandis que ses petits pieds foulaient les dalles humides, qu'elle entendait des gémissements et des sanglots arriver vaguement jusqu'à elle à travers les murailles grises. C'était une illusion, sans doute, mais une illusion sombre et désolante.

Enfin le guichetier parvint en face d'une ouverture étroite et basse que fermait une porte bardée de fer. Là, il s'arrêta.

—Nous sommes arrivés, dit-il.

Puis il fit jouer les serrures et glisser les verrous avec ce grincement hideux qui déchire l'oreille et qui blesse le cœur.

—Entrez, madame, ajouta-t-il en mettant involontairement une sourdine à sa voix. Vous avez une heure à passer près du prisonnier, mais pas une minute de plus...

Et la porte se referma derrière la jeune femme qui venait de dépasser le seuil du cachot dont, au premier regard, l'obscurité lui sembla profonde.

Dinorah se trompait. Après quelques instants d'attente et d'immobilité, ses yeux s'habituaient aux ténèbres que traversait un faible rayon lumineux tombant, comme à regret, d'une meurtrière étroite coupée en quatre par une croix de fer. A la lueur incertaine et blafarde de ce rayon, Dinorah vit un grabat, de l'aspect le plus misérable, placé dans l'un des angles de ce lieu lugubre, et sur ce grabat un homme étendu

et endormi, le visage tourné vers la voûte.

La jeune femme contempla cet homme avec épouvante et crut d'abord que le guichetier s'était trompé de cachot et qu'il venait de l'introduire auprès d'un inconnu.

Pour bien se convaincre de cette erreur elle fit deux ou trois pas vers le captif, elle ne put empêcher un gémissement sourd de monter de son cœur à ses lèvres en reconnaissant que ce malheureux, qu'elle contemplait avec une terreur mêlée de pitié, n'était autre que son bien-aimé Olivier.

Il ne fallait rien moins en effet que le regard de Dinorah elle-même pour ne point méconnaître notre héros, tant était livide la pâleur de ses traits décomposés. Un large cercle, qu'on eût dit tracé au charbon, se dessinait autour de ses yeux fermés ; une barbe épaisse et déjà longue encadrait l'ovale amaigri de son visage ; ses cheveux tombaient en désordre sur son front qu'ils cachaient en partie.

L'une des mains d'Olivier reposait sur sa poitrine, l'autre pendait inerte le long du grabat, et semblait diaphane tant elle était décharnée et décolorée.



Olivier appuya Dinorah contre son cœur, et il s'écria. — Page 33, col. 1

Voilà ce que la douleur physique et morale avaient fait, en quelques semaines, de cette vaillante et admirable nature !...

Des larmes abondantes jaillirent, comme une pluie d'orage, des yeux de Dinorah.

— Oh ! mon Dieu ! balbutia-t-elle, mon Dieu !... comme il a dû souffrir !...

Elle s'agenouilla auprès du prisonnier toujours endormi, et saisit une de ses mains sur laquelle elle appuya ses lèvres.

Ces lèvres qui frémissaient en touchant sa main, ces larmes brûlantes qui la baignaient, réveillèrent Olivier. Il se souleva sur son coude, et, se croyant le jouet d'un rêve encore mal dissipé, il regarda la jeune femme avec hésitation et avec inquiétude.

La Bretonne comprit ce qui se passait dans l'esprit de celui qu'elle regardait malgré tout comme son mari. Elle lui montra son doux et beau visage éploré, en murmurant :

— Oui, c'est moi !... c'est bien moi !...

Le rayon d'une joie surhumaine illumina soudainement la figure dévastée du prisonnier et la fit resplendir. Ses deux bras retrouvèrent un peu de force pour appuyer Dinorah contre son cœur, et il s'écria :

— Ah ! que Dieu soit béni qui m'accorde cette grâce que je n'espérais plus ! J'étais résigné, ma bien-aimée, résigné à mourir, mais non point à mourir sans t'avoir revue !... Dinorah, puisque tu es venue, c'est pour m'apporter ton pardon, n'est-ce pas ? au nom du ciel, dis-moi que tu me pardonnes tout ce que tu viens de souffrir, pauvre ange, à cause de moi !...

— Qu'ai-je à te pardonner ?... balbutia la Bretonne, je ne m'en souviens plus... Je ne sais qu'une chose, c'est que ton cœur est à moi seule, de même que le mien t'appartient tout entier... mais pourquoi donc parles-tu de mourir !...

— Parce que ma mort est inévitable... rien ne peut me soustraire au juste arrêt qui sera prononcé demain...

— Olivier, je veux que tu vives !...

— Et moi, je ne le veux pas... Que ferais-je d'une vie qui ne serait plus à toi sans partage ?... Arme de courage ton amour ! J'aimerais mieux, moi, te voir morte que de te voir à un autre ! C'est ainsi qu'il faut m'aimer !...

— Non !... non !... cet horrible courage, Olivier, je ne l'ai pas, je ne peux pas l'avoir !... Que m'importent les souffrances de mon cœur ?... J'accepte une séparation éternelle... je l'accepte avec joie, avec reconnaissance... Je te rends à celle dont les droits sur toi sont sacrés... Qu'elle te reprenne, mon Olivier... j'accepte tout, pourvu que tu vives !...

— Entre le supplice que tu prétends m'imposer, et celui que la justice humaine m'infligera demain, je n'hésiterais pas s'il m'était permis de choisir, répondit Olivier avec un triste sourire, je choisirais la mort... Je ne regrette qu'une chose en ce moment, c'est toi... Puisque tu es à jamais perdue pour moi, la mort n'est plus une ennemie qui frappe, c'est une amie qui délivre...

Dinorah essaya de répondre, mais les sanglots qui la suffoquaient la réduisirent au silence.

Olivier la souleva doucement et la fit asseoir à son côté sur ce lit misérable où depuis trois semaines s'étaient succédé pour lui des nuits d'insomnie et de désespoir. Il prit ses deux mains dans les siennes et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme et persuasive, il lui dit :

— Calme-toi, mon enfant chérie, et songe que Dieu qui nous frappe aujourd'hui nous a fait cependant une part assez belle pour que nous devions le bénir et le remercier... Combien de gens passent en ce monde sans avoir connu les joies divines que nous avons goûtées !... Souviens-toi de nos jours de bonheur, qui valent une existence toute entière... Ce bonheur était trop grand, trop complet, trop infini pour être durable. Le ciel sur la terre est impossible, et c'était le ciel !... Mais cette félicité sans bornes n'est qu'interrompue... Nous la retrouverons là-haut. Nos deux âmes seurs pourront paraître devant Dieu sans rougir... Notre amour n'a point de souillures et l'éternité nous appartient !...

— Eh bien ! balbutia Dinorah, laisse-moi quitter ce monde avec toi... Séparés dans la vie, réunissons-nous dans la mort !...

— C'est impossible, nous ne pouvons partir ensemble. Je montrerai le chemin, je partirai le premier et j'irai t'attendre... Ton tour viendra... peut-être est-il proche, mais si ma volonté est sacrée pour toi, n'oublie jamais que je te défends de devancer l'heure !... M'obéiras-tu, mon enfant ?

— Je t'obéirai, murmura presque indistinctement la pauvre femme, que les larmes étouffaient.

— Tu me le jures sur ton amour ?

— Sur mon amour je te le jure...

Olivier eut un mouvement de joie.

— Oh ! merci, ma Dinorah ! s'écria-t-il en couvrant de baisers les deux mains de la Bretonne, cette promesse me rend bien heureux !... Oui, tu resteras ici-bas, mais tu n'y resteras pas seule... De là-haut, mon âme descendra souvent pour te visiter et pour te consoler... Je te reverrai... je me dirai : Elle pense à moi... elle prie pour moi... elle m'aime toujours !... Je demanderai à Dieu la fin de ton exil... Dieu m'exaucera, et nous serons enfin réunis pour ne plus nous quitter jamais...

En ce moment, la pâleur de Dinorah parut augmenter encore. La pauvre femme dégagea l'une de ses mains des mains d'Olivier, et elle l'appuya convulsivement sur le côté gauche de sa poitrine.

— Qu'as-tu donc ? est-ce que tu souffres ? s'écria le jeune homme avec effroi.

Un sourire d'une expression sublime vint aux lèvres de mademoiselle de Kerven.

— Oui, je souffre, répondit-elle, il me semble que mon cœur se brise et

que je vais mourir. Ah ! que Dieu soit béni, s'il m'accorde cette grâce inespérée de partir avant toi !...

En même temps elle perdit connaissance dans les bras d'Olivier, qui crut pendant quelques secondes que le vœu suprême de sa bien-aimée venait d'être exaucé, et que l'âme désespérée avait quitté le corps.

Olivier se trompait. Ce n'était qu'un évanouissement causé par de trop épuisantes émotions. Dinorah revint à elle-même en balbutiant :

— Allons, j'avais espéré en vain !...

Et des torrents de larmes ruisselèrent sur son visage et dégonflèrent un peu son cœur.

Olivier attendit qu'un instant de calme relatif vint succéder à cet orage de douleur.

— Mon enfant, demanda-t-il alors, combien de temps t'est-il permis de passer auprès de moi ?

— Une heure... , répondit la pauvre femme, d'une voix faible comme un souffle.

— Une heure seulement !... et cette heure est bien entamée déjà ! reprit notre héros. Ecoute-moi donc, ma bien-aimée, car le moment est venu de t'apprendre les secrets de ma vie !... il faut que je me justifie ! il faut que tu saches la vérité tout entière !... Je suis coupable aux yeux des hommes, Dinorah, et demain je serai justement condamné, et pourtant, je suis pur de tout crime devant les deux seuls juges qui me soient sacrés, Dieu et toi !...

Olivier, redevenu maître de lui, parlait avec cet accent d'inimitable sincérité qui fait passer tout d'abord la conviction dans les âmes.

Dinorah, respirant à peine, les yeux agrandis, les mains jointes et tendues vers lui, l'écoutait comme on écoute une parole venue du ciel.

Alors, notre héros lui raconta brièvement tous les faits que nous avons déroulés nous-mêmes dans les pages de ce livre : la promesse faite par son père et ratifiée par lui ; son mariage ; la trahison d'Annunziata ; la tentative d'empoisonnement déjouée au moment suprême et suivie, du moins il l'avait cru longtemps, de la mort de l'épouse parjure et meurtrière...

— Enfin, ma bien-aimée, s'écria-t-il en achevant, lorsque je t'ai donné ma main avec mon nom, après t'avoir donné mon amour, j'aurais hardiment juré devant Dieu et sur le salut de mon âme que ma main et mon nom étaient libres, et qu'ils pouvaient t'appartenir légitimement comme mon cœur...

A mesure que parlait Olivier, la lumière s'était faite dans l'esprit de Dinorah. Elle comprenait que le crime, depuis longtemps pardonné par elle, n'avait jamais existé. L'innocence de celui qu'elle aimait lui apparaissait éclatante, absolue, irrécusable.

— Pourquoi donc, demanda-t-elle avec une sorte de délire, quand Olivier eut terminé son récit, pourquoi donc, tout à l'heure, disais-tu que demain tu serais condamné ?... Lorsque tes juges sauront ce que tu viens de m'apprendre, ils ne verront plus en toi un coupable... ils verront une victime ! leur sentence ne sera point un arrêt de mort, ce sera un absoluion !...

Olivier secoua doucement la tête.

— Ce que je viens de t'apprendre, lui dit-il, mes juges l'ignoreront toujours...

— Ils l'ignoreront !

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne leur dirai pas... parce que je ne veux pas qu'ils le sachent...

— Mais, c'est de la folie ! balbutia Dinorah stupéfaite de cette résolution qui lui semblait incompréhensible et insensée.

— Non, non, mon enfant, ce n'est pas de la folie, répliqua doucement Olivier, c'est l'accomplissement d'un devoir... Je ne dois pas, même pour sauver ma vie, même pour sauver mon honneur, dénoncer et livrer au bourreau celle qui porte mon nom, la fille de don José Rovero, l'homme que mon père appelait son frère...

Dinorah se tordait les mains.

— Mais, dit-elle au milieu de ses sanglots, elle est infâme, cette créature !... Elle ne mérite ni pitié ni pardon !

— Je le sais comme toi, mais qu'importe ? j'ai juré de la protéger... je tiendrai mon serment jusqu'au bout... D'ailleurs ma dénonciation, si je la tentais, serait sans résultat, j'en ai la conviction... Je ne viendrais point à bout de changer mon rôle d'accusé en celui d'accusateur... Les preuves me font défaut pour appuyer mon innocence, tandis qu'elles abondent contre moi !... Les juges ne me croiraient pas, ils ne verraient dans mon récit que le lâche subterfuge d'un misérable qui veut se sauver à tout prix, et qui appelle à son aide la calomnie contre une femme !... résigne-toi donc, chère enfant, comme je suis résigné moi-même... La loi est inflexible, et en présence de faits matériels elle doit recevoir son application terrible...

— Tu as raison, hélas !... murmura la Bretonne anéantie qui voyait disparaître le faible espoir un instant conçu, il te condamneront !... Seulement, ajouta-t-elle avec exaltation, je les défie de nous séparer !... Oh ! sois tranquille, je t'ai promis de ne pas devancer l'heure ; mais ma vie est si bien enchaînée à ta vie, nos âmes sont si bien unies, que lorsque la tienne s'envolera, la mienne abandonnera sa prison pour la suivre... On veut nous désunir dans la vie... mais, dans la mort, mon Olivier, personne ne viendra plus te disputer à moi !...

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)

Pour Conserver

La richesse, la couleur et la beauté de la chevelure le plus grand soin est nécessaire, beaucoup de mal a résulté de l'emploi de préparations sans valeur. Pour être sûr d'avoir un article de première qualité, demandez à votre pharmacien ou à votre parfumeur la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. Elle est absolument supérieure à toute autre préparation de cette sorte. Elle restaure la couleur originelle et l'abondance de la chevelure laquelle est devenue claire, fanée ou grise. Elle maintient le cuir chevelu frais, moite et exempt de la teigne. Elle guérit les humeurs qui dérangent, empêche la calvitie, et donne à

LA CHEVELURE

une texture soyeuse et un parfum permanent. Nulle toilette ne peut être considérée complète sans cette préparation, la plus populaire et la plus élégante de toutes les coiffures.

"Mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber, quand j'avais environ 25 ans. J'ai fait usage dernièrement de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, et elle a causé une nouvelle pousse de cheveux de la couleur naturelle." — R. J. Lowry, Jones Prairie, Texas.

"Il y a plus d'un an j'avais une forte fièvre, et quand je recouvrai la santé, mes cheveux commencèrent à tomber, et le peu qui me restait se mit à grisonner. J'essayai de divers remèdes, mais sans succès, jusqu'à ce que je commençasse à

Faire Usage de

la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, et maintenant ma chevelure pousse rapidement et est restaurée à sa couleur primitive." — Mme. Annie Collins, Dighton, Mass.

"J'ai fait usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pendant près de cinq ans, et mes cheveux sont moites, lustrés, et dans un état d'excellente conservation. J'ai quarante ans et ai parcouru à cheval les plaines pendant vingt-cinq ans." — Wm. Henry Ott, dit "Mustang Bill," Newcastle, Wyo.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendue partout par les Droguistes.

MAISONS RECOMMANDÉES

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
10 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY **L. Z. GAUTHIER**
Élevateur de plancher Chambre 8 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
167, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

FRED LAPOINTE.

1551, rue Ste-Catherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

CONCOURS DE SOLUTIONS

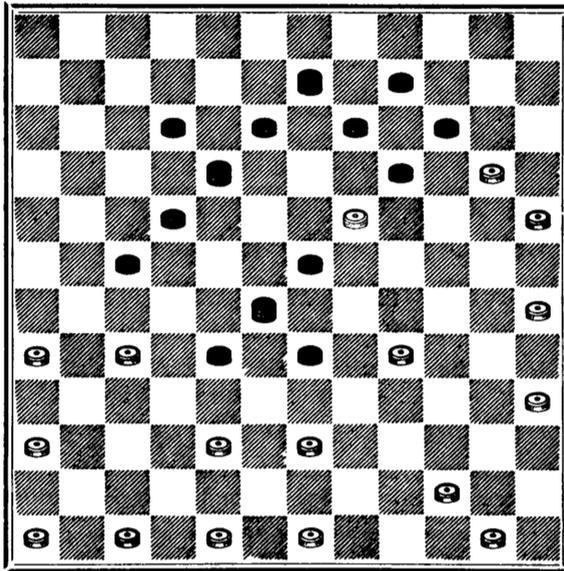
Noms	Dernière mention.	No 27	No 28	Total
Nap. Contant.....	90	4	4	98
E. Jacques.....	72	4	4	80
A. Ladouceur.....	96	4	4	104
A. Morin.....	90	4	4	98
J. L. Guy.....	92	4	4	100
J. A. Bleau.....	94	4	4	102
E. Emond.....	94	4	4	102

No 62. — PROBLEME DE DAMES

CONCOURS DE PROBLEMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 31. — DEVISE : "Patrie."

Noirs—14 pièces



Blancs—17 pièces

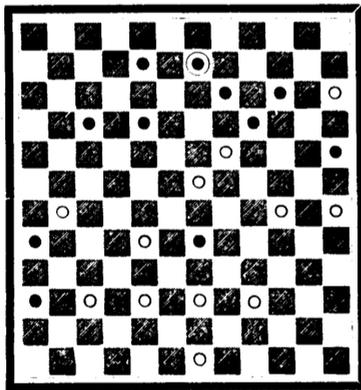
Les Blancs jouent et gagnent

A CORRIGER. — Dans le problème No 30, publié la semaine dernière, le Pion Blanc qui se trouve sur la case 69 doit être transposé à 70.

Concours de problèmes de Dames

No 32. — DEVISE : "Pompéi."

No 63 Noirs.—11 pièces



Blancs.—12 pièces

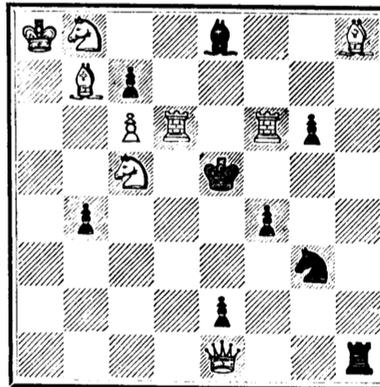
Les Blancs jouent et gagnent

No 51. — PROBLEME D'ECHECS

5e concours du *St-John Globe*

1er prix. — M. A. F. Mackenzie

Noirs.—9 pièces



Blancs.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution des problèmes de Dames

Blancs Noirs		Blancs Noirs	
No 27		No 28	
52	65	45	67
70	64	32	71
65	26	71	54
36	29	23	47
26	15	54	22
15	6	gagne	
Ce problème a une autre solution.		43	37
53	48	40	53
46	40	34	47
62	56	29	40
51	46	40	51
68	61	55	68
69	62	68	57
56	50	45	56
58	45	47	58
64	3	53	64
71	58	gagne.	Ce

problème a une autre solution

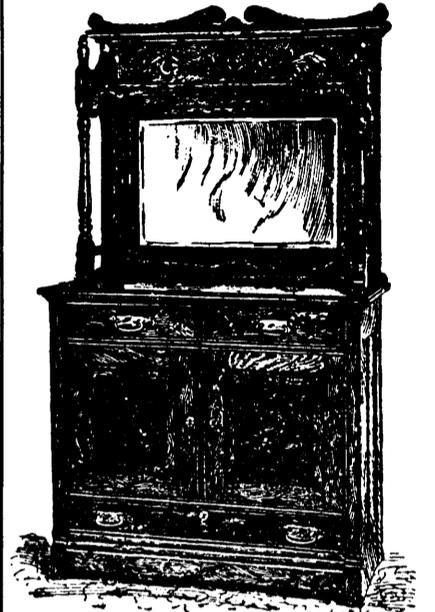
Solution du problème No 50

Blancs	Noirs
1 C 5 R	1 R pr C
2 F 2 R	2 P pr F
3 P 4 F échec et mat.	
	Si : 1 R 5 D
2 C 7 D	2 R 5 R
3 F 1 F échec et mat.	
	Si : 2 R 5 F
3 C 7 F, échec et mat.	

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en acajou noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSIONS D'ETE

DANS

L'Ouest Canadien

Des billets d'excursion, pour aller et retour, seront émis de toutes les stations du Canada Atlantic, du Grand Tronc et du Pacifique Canadien, de Mégantic à Onaping inclusivement, et aussi de tous les points sur l'embranchement du Sault Saint-Marie, dans Ontario et Québec, comme suit :

A	
Deloraine.....	\$28
Nesbitt.....	28
Oxbow.....	28
Binscarth.....	28
Moosomin.....	28
Regina.....	30
Moose Jaw.....	\$30
Yorkton.....	30
Prince Albert.....	35
Calgary.....	35
Edmonton.....	40

Billets émis le

16 Août, bons pour retour au	16 Oct. 1892
23 " " " "	23 " "
6 Sept " " " "	6 Nov 1892

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLET S à Montréal

266, RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C. P. R.

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,

1551, rue Ste-Catherine

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

BONNE NOUVELLE

Il nous fait plaisir d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'après mûre considération, nous avons décidé d'offrir les balances des lots de marchandises offertes durant la grande vente du mois de juillet avec réductions sur les prix déjà réduits. Il ne s'agit ni plus ni moins de faire place pour l'importation d'automne qui se fait sur une très grande échelle.

Donc, nous invitons spécialement nos pratiques durant ce mois et nous leur promettons des bons marchés sans précédents.

N'OUBLIEZ PAS

Réductions énormes dans tous les départements jusqu'à la fin de ce mois.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LADIES

AUX DAME 3.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 8 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

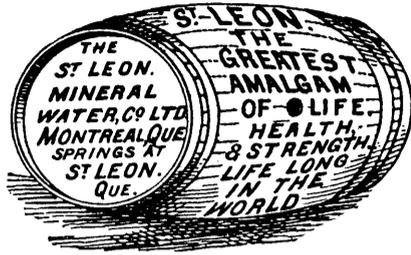
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25¢ le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame.

UN BON TEMOIGNAGE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Se fait rapidement. Il est très effectif dans les cas d'épuisement. S'adapte facilement au système digestif des VIEUX ET DES TRES JEUNES

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment

UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

WESTERN

INCORPORÉE EN 1861

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUPE & FILS. Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOQUE, Agent du deps français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences



NOUVELLE DECOUVERTE PAR ACCIDENT. En faisant un composé chimique une partie de ce composé est tombée sur la main du chimiste qui, après s'être lavé, a découvert que le poil était complètement disparu. Nous avons immédiatement mis cette merveilleuse préparation sur le marché et la demande est maintenant si grande que nous l'offrons dans le monde entier sous le nom de QUEEN'S ANTI-HAIRINE. Cette préparation est tout à fait ineffensive et si simple qu'un enfant peut s'en servir. Relevez le poil et appliquez le mélange pendant quelques minutes et le poil disparaît d'une façon magique sans causer la moindre douleur et sans causer le moindre tort sur le moment ou après. Cette préparation diffère de toutes celles en usage jusqu'à présent pour les mêmes fins. Des milliers de DAMES qui étaient ennuyées de poils sur la figure, le cou et les bras témoignent de ses mérites. Les MESSIEURS qui n'aiment pas à avoir de la barbe ou du poil au cou devraient se servir de la QUEEN'S ANTI-HAIRINE qui met de côté la nécessité de se raser, en empêchant pour toujours la croissance du poil. Prix de la Queen's Anti-Hairine \$1 la bouteille, envoyée franco par la poste en boîte de sûreté. Ces boîtes sont scellées de manière à éviter l'observation du public. Envoyez le montant en argent ou en timbres avec l'adresse écrite lisiblement. La correspondance est strictement confidentielle. Chaque mot qui contient cette annonce est honnête et vrai. Adressez QUEEN CHEMICAL CO., 174 Race street, Cincinnati, Ohio. Vous pouvez enregistrer votre lettre à n'importe quel bureau de poste afin de vous en assurer le livraison. Nous paierons \$500 pour chaque cas d'insuccès de cette préparation ou pour la moindre injure qu'elle ait causée à une personne qui en a achetée. Chaque bouteille garantie. SPECIAL.—Aux dames qui répandent ou qui vendent 25 bouteilles de Queen's Anti-Hairine nous donnerons une robe de soie, 15 verges de la meilleure soie. Bouteille grandeur extra et échantillons de soie à votre choix, envoyés sur commande. Salaire ou commission aux agents. Nous avons essayé la Queen's Anti-Hairine et nous déclarons qu'elle possède toutes les qualités ci-dessus. LITTLE SAFE & LOCK CO., EDWIN ALDIN ET CIE., JNO. D. PARK & SONS, Agents en gros, Cincinnati, O.

Le Musée des Familles, publication bi

trimestrielle Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue de la Harpe Paris France

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation d'origine et rafraîchissante. Elle entre dans le scalp en bon état et empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St Laurent.



DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermete des Formes de la Poitrine

CHÉZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tel. Bell 6513

THIS PAPER

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES. N'EST UN médicament purgatif, mais une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisés. Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes les irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brookline, Mass.